



JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Les Métiers de Paris

AU MOYEN ÂGE.

PREMIER ARTICLE.

Avant 1789, les diverses industries qui se partageaient la population laborieuse de la capitale, aussi bien que dans les villes importantes du royaume, étaient divisées en autant de corporations ou communautés, ayant leur organisation propre, leurs coutumes et leurs privilèges. La révolution, en substituant à cette multitude de lois diverses le principe de l'égalité et de la libre concurrence, renversa tous ces usages et fondit toutes ces distinctions. Nous n'avons pas à examiner ici quels furent à la fois les avantages et les inconvénients de cette réforme. C'est un chapitre d'histoire et non une thèse d'économie politique que nous venons vous offrir, mesdemoiselles. Il faut reconnaître toutefois que

si la société dut y gagner, ce ne fut pas du moins sous le rapport de la pompe et de la couleur pittoresque.

A mesure que les besoins de la civilisation et les perfectionnements de l'administration publique prirent des développements plus considérables, on vit s'accroître également le nombre et l'importance des corporations industrielles ou marchandes. L'intérêt et la volonté de ces marchands fut le premier mobile qui les engagea à s'associer entre eux. Telle fut aussi la première autorité qui sanctionna les règles qu'ils s'imposèrent; plus tard, le pouvoir royal s'empara de cette prérogative. Le roi, comme seigneur temporel, se réserva la ratification de leurs privilèges et la concession des *métiers*. C'était là une des branches les plus importantes de la richesse des souverains au moyen âge. Le prince aliénait quelquefois une partie de ces revenus en faveur de diverses personnes, et notamment des grands officiers de la couronne, qui exerçaient à la cour des fonctions analogues et qui semblaient présider à l'exercice d'une profession tout entière. Ainsi, les forgerons et les charrons relevaient du grand maréchal du palais; les drapiers et tailleurs obéissaient au grand chambellan; les boulangers, au grand panetier du roi; les marchands de vin et autres breuvages, au grand échanson, etc.

Les corporations qui exerçaient des industries de première nécessité furent naturellement les plus anciennes et les plus puissantes. Au premier rang, nous mentionnerons les bouchers et les *marchands de l'eau*. Nous reviendrons plus bas sur cette dernière communauté. La corporation des bouchers se flattait de remonter à la plus antique origine. En effet, à l'instar de ce qui se pratiquait chez les Romains, le métier de boucher n'était pas seulement un privilège, mais c'était pour ainsi dire une charge héréditaire et obligatoire. Louis VII, en 1162, confirma leurs coutumes, en les qualifiant déjà de très-anciennes à cette époque reculée. Plus d'une fois cette compagnie redoutable alarma la jalousie des autres bourgeois et les méfiances légitimes de l'autorité. Habitué à porter la mort et à verser le sang, fier de l'antique prépondérance qu'ils obtenaient dans la cité, ils formèrent une ligue armée, à l'instigation du duc de Bourgogne, lors des troubles qui accompagnèrent la maladie de l'infortuné Charles VI, au commencement du quinzième siècle, et jouèrent un rôle terrible dans les séditions populaires.

Les boulangers, qui fabriquaient en même temps toute espèce de pâtisseries, s'appelaient anciennement *talmeliers*. Lors qu'un talmelier voulait entrer dans la communauté avec le titre de maître, il se présentait chez le chef du métier, le dimanche qui suivait le premier jour de janvier, muni d'un pot de terre qui contenait des noix et de menus gâteaux appelés *nieules*; puis après avoir fait ses preuves d'apprentissage, il brisait contre le mur de la chambre le vase qu'il avait apporté; alors les autres maîtres de la corporation et les *compagnons* ou *gindres* entraient, et le chef du métier devait les chauffer et leur donner à boire.

En général, il était défendu de travailler d'aucun métier les jours du Seigneur ou des fêtes. Cependant, pour la commodité

des consommateurs, on souffrait, par exception, que certains états, parmi lesquels nous citerons les gantiers et les orfèvres, tinssent boutique ouverte le dimanche. Cette concession n'était pas générale, et n'avait lieu que pour un petit nombre de bourgeois, qui vendaient ainsi à tour de rôle. D'après un article des statuts de l'Orfèvrerie, tout le bénéfice qui revenait aux maîtres dans ces ventes extraordinaires était versé à la *boîte des confrères* et servait à payer le dîner que l'on donnait aux pauvres de l'Hôtel-Dieu le jour de Pâques.

Sur la liste des métiers du moyen âge nous trouvons plus d'une corporation que l'on s'étonnera peut-être d'y voir figurer. Telle était celle des peintres, qui demeuraient presque tous aux environs de la rue Saint-Jacques et de la rue Saint-Denis. Il existe encore dans ce dernier quartier une localité à laquelle ils ont laissé leur nom : l'*impasse des Peintres*. Pour se rendre compte de ce fait, il ne faut pas oublier que la ligne de démarcation qui maintenant sépare si profondément l'art de l'industrie est une distinction propre aux temps modernes. Les *jongleurs* et les *ménétriers*, qui chantaient les poèmes populaires en accompagnant leur débit à l'aide d'instruments de musique ou de parades, formaient également une communauté; leur patron était saint Julien, et ils le fêtaient annuellement à l'église de Saint-Julien des Ménétriers, située dans le *bourg* de Saint-Martin.

Le rôle de la *taille* levée en 1313 nous a conservé une nomenclature de la plupart des métiers de Paris qui contribuèrent à cet impôt. Je n'y trouve pour toute la capitale qu'un seul dentiste : « Martin le Lombart qui trait les denz. » Le surnom de cet individu semble indiquer un usurier.

J'y remarque aussi les deux articles suivants, qui nous montrent deux médecins de l'un et l'autre sexe.

« Mestre Geffroy le mire, 12 sous.

Ameline la miresse. . . 8 sous. »

Quelle que soit la différence qui existe entre la valeur de la monnaie du quatorzième siècle et celle de notre monnaie actuelle, on voit par la mince contribution à laquelle furent taxés ces deux docteurs *en robe*, que les honoraires qu'ils recevaient de leurs clients n'étaient pas bien considérables.

Nous y trouvons aussi « Guillaume le devin et maistre Jehan d'Acre, *quéreur de pardons*. » Son métier était de se rendre, moyennant finance, à la Terre-Sainte en pèlerinage, pour y gagner l'absolution des péchés qu'avaient commis ses pratiques.

Mais je ne finirais pas si je voulais vous raconter ici toutes les particularités remarquables que présente l'histoire de ces corporations. J'ai hâte d'arriver à celles qui ont laissé de leur passage les traces les plus intéressantes et qui méritent de notre part un examen spécial.

LA MARCHANDISE DE L'EAU.

A Paris, le pouvoir et l'institution municipales tirent leur origine d'une confrérie de marchands qui exploitèrent originairement le commerce et la navigation de la Seine. Cette association porta successivement les noms de *hanse*, *marchands hansés*, *marchands de l'eau*, *la marchandise de l'eau*, et enfin, par abrégé, *la marchandise*. L'autorité exclusive qu'ils exerçaient sur le négoce, et les richesses qu'ils en retiraient, ne tardèrent pas à mettre dans leur main le sceptre des intérêts matériels de la ville. Petit à petit, lorsque des industries locales vinrent à naître au sein de la cité, ils ne cessèrent pas de conserver leur suprématie et se contentèrent d'admettre au milieu d'eux dans le conseil municipal, les membres les plus notables

de ces industries diverses. Le *chef* ou *présé*posé de la hanse des marchands (dans la langue du moyen âge *prévôt*) resta donc à la tête de la hiérarchie administrative. C'est pour cela qu'il exerça sous le nom de *prévôt des marchands*, cette fonction suprême que remplissaient dans les autres villes des magistrats appelés *maires*, *capitoul*s et *consuls*. Telle est aussi l'explication des armoiries qui, dès les temps les plus reculés, servirent à désigner tout ensemble la corporation des marchands, la mairie de Paris et la ville elle-même. Ces armoiries étaient : de gueules, au navire équipé d'argent, flottant et voguant sur des ondes de même. Le chef cousu de France qu'on y ajouta par la suite indiquait sa sujétion au domaine royal.



Quant aux corporations qui vinrent s'adjoindre aux *marchands de l'eau* pour partager l'autorité municipale et qui portèrent également le nom collectif de *marchandise*, elles reçurent plus spécialement le titre de *corps de métiers*. Ces communautés prenaient rang immédiatement après le corps municipal, auquel elles fournissaient les conseillers de premier ordre ou *échevins* qui délibéraient avec le prévôt des marchands sur les affaires de la ville. Chacune d'elles avait ses règlements, ses traditions, son costume ; des gardes ou syndics étaient choisis dans leur sein pour veiller au

maintien de leurs intérêts et de la discipline. Lorsqu'un garde de l'un des corps de métiers venait à mourir, les maîtres et officiers de la confrérie étaient tenus d'assister à son convoi. Les quatre plus jeunes portaient les coins du poêle, et les deux plus anciens, suivant immédiatement le corps, ouvraient la marche du cortège funèbre. Tous les ornements qui servaient à ces solennités appartenaient au *bureau* de la confrérie, sans excepter les six flambeaux de poing, de cire blanche, où étaient attachées les armoiries de la communauté. La même cérémonie s'observait à la mort des femmes ou veuves de maîtres. Mais il était une circonstance où les corps de métiers se montraient avec une pompe particulière et où leurs officiers briguaient l'honneur de paraître dans tout l'éclat de leur costume et de leur dignité. Je veux parler des jours où les rois et les reines faisaient leur première entrée dans la capitale. Alors les corps de métiers avaient le privilège de porter successivement les bâtons du dais qui dans le cours de ces cérémonies abritaient ces têtes augustes. Mais il y eut des contestations entre les communautés sur ces prééminences, et au dix-septième siècle il fut établi que ce privilège appartenait aux *six corps de métiers* dans l'ordre suivant :

- 1° La draperie.
- 2° L'épicerie.
- 3° La mercerie.
- 4° La pelleterie.
- 5° L'orfèvrerie.
- 6° La bonneterie.

Un édit de Henri III érigea en septième corps les marchands de vin. Mais en dépit des lettres patentes et de la cour de parlement, les anciennes corporations, dont le nombre était consacré par l'usage, n'admirèrent jamais cette nouvelle venue à partager leur prérogative et lui permirent seulement de marcher à la suite de la dernière d'entre elles.

Nous allons maintenant consacrer à chacune de ces communautés une courte notice individuelle.

LA DRAPERIE.

Les drapiers paraissent avoir été le plus ancien des six corps ; la prééminence du moins ne lui fut jamais contestée. En 1183, Philippe-Auguste leur donna vingt-quatre maisons qu'il avait confisquées sur les juifs, et cela moyennant cent livres parisis de redevance annuelle. On pense que ces maisons étaient situées rue de la *Draperie*, vers l'extrémité de la Cité, nom qui indique assez le premier siège de cette corporation. Le même prince, en 1188, érigea leur confrérie en l'honneur de saint Nicolas, leur patron. Les statuts des drapiers furent successivement confirmés par le pape Nicolas IV, et par les rois de France Philippe le Bel, Jean le Bon et Charles VI. La fête du saint se célébrait d'abord au maître-autel de Saint-Pierre des Arcis, au bas de la rue Saint-Martin. Ils avaient décoré cette église d'une statue de la Vierge, qu'ils transportèrent par la suite, ainsi que leur confrérie, à une autre église, Saint-Denis de la Châtre, qui est également détruite, et enfin en 1647 ou 48, dans une troisième, dédiée à sainte Marie l'*Égyptienne*, dont le vocable, dénaturé par le langage du peuple, a donné son nom à la rue de la *Jussienne*.

Le 1^{er} janvier de l'an 1540, lorsque l'empereur Charles-Quint fit son entrée à Paris, les drapiers marchèrent les premiers, vêtus d'une longue robe de velours tanné (couleur de tan) à collet et manches pendantes.

La draperie, disions-nous, avait le pas sur les autres corporations. Elle suivait immédiatement les échevins et portait le dais la première. Cependant en 1629, la draperie avait perdu le souvenir de ses armoiries ou voulut en changer, car elle en demanda de nouvelles au prévôt. Ce dernier lui donna pour armes : coupé

ondulé d'argent et de sinople; sur le sinople, un vaisseau construit et mâté d'or; sur l'argent, voilé et pavillonné d'azur; les pavillons chargés de France, en chef un œil ouvert au naturel. Devise : *Ut cæteras dirigat* (pour diriger les autres).



L'ÉPICERIE.

Au moyen âge, la corporation de l'épicerie était non pas simple, mais multiple. Elle comprenait en outre les *chandeliers*, les *sauciers* et les *apothicaires*, tous états qui se servent de poids et de balances. Aussi, pour exprimer l'étendue de ses attributions vraiment encyclopédiques, la voyons-nous désigner, dans un acte de 1321, sous le titre de : « *Le commun des officiers marchands d'avoir le poids.* » Définition assez obscure, mais qui signifie dans la langue du quatorzième siècle : *L'ensemble des officiers du commerce auxquels était confié le dépôt de l'étalon du poids royal.* Nous apprenons en effet que, cette même année 1321, le prévôt de Paris ayant fait ajuster à la monnaie, par ordre du parlement, les étalons des poids employés dans le commerce de la capitale, l'un des patrons ou prototypes de ces poids

fut déposé entre les mains du garde de l'épicerie, qui fut commis pour le conserver perpétuellement. Les anciens statuts de la corporation lui conféraient en outre le droit et l'obligation d'inspecter les boutiques de tous les marchands et artisans, à l'exception toutefois des merciers et des orfèvres, afin de veiller au maintien des mesures légales.

Les chandeliers, premiers vassaux de l'épicerie, débitaient le suif, l'huile à brûler, le vieux oing, et autres marchandises analogues. Mais au quinzième siècle, le schisme éclata dans la hiérarchie, et les chandeliers s'affranchirent de la suzeraineté des épiciers pour former une communauté séparée.

Une autre dépendance de la juridiction de l'épicerie était la corporation secondaire des sauciers-moutardiers. Ceux-ci préparaient une foule de sauces ou de ragoûts qui faisaient les délices de nos pères. Les unes étaient composées de poivre blanc, nommé alors *jaulnet*, et s'appelaient *sauces chaudes*. Les autres, dans lesquelles entrait le poivre noir, étaient désignées sous le nom de *sauces à compotes*. D'autres, appelées *sauces moutardes*, étaient formées de galantine. Il y avait aussi la *sauce râpée*, faite de verjus et de graine de groseille; la *sauce verte*, composée de gingembre et de verjus, « que l'on vernissoit, dit Sauval, avec du persil tout frais et du bled vert, et où l'on mettoit du pain blanc. » Enfin, la *camelaine* était un agréable mélange de cinnamome, de gingembre, de clou de girofle et de graine de moutarde, avec du vin, du verjus, du pain et du vinaigre. « Or, continue Sauval, à cause des abus que les sauciers et moutardiers commettoient dans l'apprêt et la manière de leurs sauces, en 1394 on leur donna des gardes qui prenoient le nom de gardes épiciers et sauciers, et pourtant ne laissoient pas d'être visités par les gardes de l'épicerie. » Mais petit à petit la confection et la vente de mets tout préparés cesse

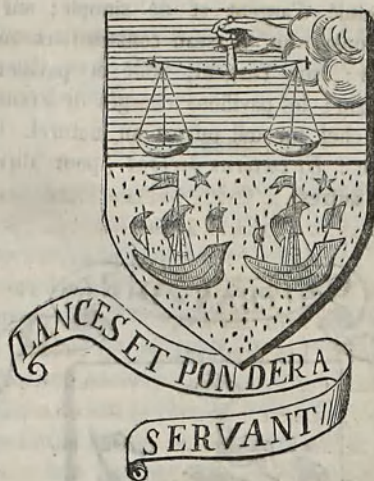
d'être l'apanage des sauciers, qui finirent par s'ériger en corporation distincte, sous le nom de vinaigriers-moutardiers, et qui de la sorte se détachèrent également du sceptre de l'épicerie.

Tandis que l'origine des épiciers se perdait dans la nuit des temps, les apothicaires ne dataient que de 1484. Ils commencèrent donc par être soumis à la prééminence de leurs aînés, mais ils cherchèrent à s'en affranchir. Au dix-septième siècle, ils obtinrent une constitution particulière, et pour comble d'humiliation, les épiciers furent tenus de faire chef-d'œuvre (1) devant les apothicaires, au lieu que ceux-ci ne reconnaissaient pour juges que leurs confrères, assistés de deux docteurs en médecine de la faculté de Paris. Depuis cette époque l'indépendance et la considération des apothicaires allèrent toujours croissant, jusqu'à l'époque récente où, sous le nom de pharmaciens, ils prirent le rang tout à fait distingué qu'ils occupent actuellement dans la classe industrielle.

Les épiciers avaient pour patron saint Nicolas aussi bien que les drapiers, « à cause, disaient-ils, que leurs marchandises viennent par mer et que les mariniens invoquent le même saint; ou parce qu'il sort du tombeau de saint Nicolas, évêque de Myrrhe, une huile miraculeuse. » A l'entrée de Charles V, ils marchèrent au second rang et portaient la robe de velours noir.

Leur blason était coupé d'azur et d'or; sur l'azur, à la main d'argent tenant des balances d'or; sur l'or, à deux neufs de gueules, flottantes, aux bannières de France, accompagnées de deux étoiles à cinq pointes de gueules. Devise : *Lances et pondera servant* (ils gardent les poids et les balances).

(1) On appelait ainsi un ouvrage quelconque analogue à la profession que l'on exerçait, et qu'un apprenti était obligé d'accomplir lorsqu'il voulait passer maître.



Dans les temps modernes, les apothicaires prirent un symbole particulier. C'était un palmier, autour duquel s'enroulait une vipère, planté au milieu de rochers et de montagnes, pour attester la triple origine végétale, animale et minérale des médicaments. Leur devise avait pour âme ces trois mots : *Versantur in tribus* (ils connaissent ces trois choses).

A. VALLET DE VIRIVILLE.

Revue Littéraire.

Dictionnaire Encyclopédique de l'Histoire de France, publié sous la direction de M. Lebas, membre de l'Institut; chez Firmin Didot frères, rue Jacob, 26.

DEUXIÈME ARTICLE.

La publication du grand ouvrage historique que nous vous avons déjà annoncé, mesdemoiselles, dans un des précédents numéros de votre journal, se continue avec le même succès auprès du public, avec le même zèle de la part des rédacteurs. Entre autres faits curieux auxquels sont consacrées les dernières livraisons, nous avons remarqué le suivant, que l'auteur a

bien voulu reproduire ici avec quelques développements, dans l'espoir qu'il pourrait vous intéresser.

Croisade d'enfants.

En l'année 1212, pendant cette période héroïque du moyen âge où l'Europe entière se précipita sur l'Asie, il se passa en France un événement tel qu'on n'en avait pas encore vu dans des temps si fertiles en merveilles. Les prédications des prêtres, les récits des Croisés qui revenaient d'outremer, avaient échauffé, exalté tous les esprits, au point que les enfants mêmes perdirent le sentiment naturel de leur faiblesse, et résolurent, par un élan spontané, de s'enrôler, eux aussi, comme soldats de la Croix.

Un certain jeune *gars*, errant par les villes et les châteaux du royaume, comme s'il eût été envoyé de Dieu, chantait un hymne qui commençait ainsi : *O seigneur Jésus ! rends-nous ta sainte croix !* et quand les autres enfants de son âge le voyaient et l'entendaient, ils le suivaient en foule. Ce chef, à la fois prédicateur et guerrier, finit par se trouver à la tête d'une procession innombrable. Ils s'avançaient portés sur un char *moult* bien orné et entouré d'une garde d'enfants. Le lieu du rendez-vous était une plaine aux environs de Paris ; en peu de temps, on y vit accourir plusieurs milliers de ces pèlerins, dont les plus âgés avaient de douze à quatorze ans ; ils formaient dans les villes et les villages des bandes, où les conditions, les sexes, les âges étaient confondus. Mais quand on leur demandait ce qu'ils voulaient faire, tous répondaient également d'un ton résolu et la tête haute : *Nous voulons aller à Jérusalem pour délivrer le sépulcre du Seigneur.* En vain, leurs parents, leurs nourrices, cherchaient à les retenir par des larmes, des remontrances, des châtimens ; ils n'en devenaient que plus ardents à rejoindre les croix et les bannières arborées par cette

singulière milice. Les enfermait-on, dit un chroniqueur, ils brisaient les portes, s'échappaient par les fenêtres, ou perçaient les murs de leur prison... Brandissant leurs petites armes, chantant en chœur comme leur général : *O Seigneur Jésus ! rends-nous ta sainte croix !* ils se mettaient en route sans guides, sans provisions, l'escorte vide... Jésus n'avait-il pas béni les petits enfants en leur promettant son royaume ? Leur ange gardien devait les conduire, le bon Dieu devait pourvoir à tous leurs besoins, aplanir devant eux tous les obstacles....

Et d'abord les jeunes Croisés marchèrent joyeux et triomphants ; partout sur leur passage les habitants les recevaient au nom de Dieu, comme des orphelins qu'ils étaient. On voyait d'ailleurs en eux d'innocentes et pieuses créatures inspirées par le ciel, et on leur fournissait avec empressement de l'argent et des vivres. Il y eut même des hommes et des femmes qui abandonnèrent leurs maisons et leurs champs pour les accompagner, pensant suivre le vrai chemin du salut.

Mais pourtant, le long de la route, les petits enthousiastes eurent souvent lieu de se repentir. Des voleurs, des hommes pervers se mêlaient parmi eux, et disparaissaient après les avoir trompés et dépouillés ; la fatigue de la route, la chaleur, en moissonnèrent beaucoup ; d'autres furent enlevés sur les chemins et dans les forêts, puis vendus comme serfs. Quoique tristement décimée, la milice enfantine ayant pris sa direction à travers la Bourgogne, arriva en Provence, et atteignit la ville de Marseille, où devait s'opérer le départ. Ils étaient encore quinze à vingt mille. L'espérance et la foi les soutenaient. Foi bien vive ! car, le croirait-on ! ces malheureux s'étaient laissé persuader par quelques visionnaires, que Dieu sécherait pour eux les abîmes de la mer, qu'ils pourraient passer à Jérusalem comme les enfants d'Israël dans la terre promise, qu'ils suivraient à pied jus-

qu'aux côtes de Syrie le lit de la Méditerranée!

En route, déjà ils avaient eu maintes déceptions; et lorsqu'ils voyaient de loin les tours d'une grande ville, les eaux d'une rivière, ils demandaient : *Est-ce là Jérusalem? est-ce là la mer?* On leur répondait : *Pas encore, marchez toujours!* et ils allaient sans se plaindre. Mais cette fois, quand ils trouvèrent que le miracle promis leur faisait défaut, un assez grand nombre d'entre eux furent saisis d'un profond découragement. Songeant aux douceurs du toit paternel, aux caresses et aux larmes d'une tendre mère, ils reprirent chacun de son côté la route de leur pays, les vêtements en lambeaux, les pieds nus; en proie aux angoisses du repentir et de la faim, ils mendiaient et pleuraient... mais les habitants des campagnes et des villes les rebutaient et se moquaient d'eux, et suivant l'expression touchante du chroniqueur. « Alors fut vérifiée la parole du prophète : *Les petits enfants ont demandé du pain, et il n'y avait personne pour le leur rompre.* »

Les routes furent jonchées des cadavres de ces malheureux; beaucoup s'égarèrent, disparurent sans qu'on pût savoir ce qu'ils étaient devenus... bien peu eurent le bonheur d'embrasser encore leurs parents!

Ceux qui étaient restés à Marseille, persistant dans leur délirante exaltation, éprouvèrent un sort non moins misérable. Deux négociants de la ville, Hugues Ferré et Guillaume Porc, eurent l'infâme pensée de trouver dans cette circonstance une spéculation lucrative. Ils offrirent aux petits pèlerins de les transporter gratuitement en Orient; voulant, disaient-ils, contribuer à leur bonne œuvre. La proposition fut acceptée

avec joie, et sept vaisseaux chargés d'enfants mirent à la voile pour la Syrie. Au bout de deux jours de navigation, une tempête s'éleva, deux bâtiments furent engloutis avec tous leurs passagers, en face de l'île Saint-Pierre; les cinq autres parvinrent à Alexandrie et dans les ports voisins, où Hugues et Guillaume vendirent comme esclaves aux Sarrasins tous les infortunés qu'ils avaient trompés. Plusieurs, disent les vieilles chroniques, cueillirent la palme du martyre, après avoir donné aux infidèles le spectacle édifiant du courage que la religion chrétienne peut inspirer à l'âge le plus tendre aussi bien qu'à l'âge mûr; ceux mêmes qui ne furent pas placés entre la mort et l'apostasie restèrent fidèles à la foi de leurs pères et la pratiquèrent constamment dans les larmes et la servitude.

Les marchands marseillais ne tardèrent pas du moins à expier leur criminelle trahison. Ces deux hommes ayant tramé un complot contre Frédéric, empereur d'Allemagne, furent découverts et périrent dans les supplices. Le pape Grégoire IX, en commémoration du naufrage, fit bâtir une église dans l'île Saint-Pierre, y institua douze chanoines pour la desservir, et fit ensevelir honorablement les cadavres que la mer avait rejetés sur la rive. Quant aux jeunes Croisés qui, restés en France, survécurent à leurs souffrances, le saint-père ne voulut pas les relever de leurs vœux; tous furent obligés d'accomplir le pèlerinage de Jérusalem à l'âge de leur maturité, ou de racheter leurs vœux par des aumônes.

Telle fut l'issue d'une entreprise qui avait été sans exemple et qui resta sans imitateurs!

AUGUSTE DUMONCHAU.

Littérature Etrangère.

ON QUEEN MARIE-ANTOINETTE.

If thy breast soft pity knows,
O! drop a tear with me;
Feel for th' unexampled woe
Of widowed royalty.

Fallen, fallen from a throne!
Lo! beauty, grandeur, pow'r;
Hark! tis a queen's, a mother's moan
From yonder dismal tow'r.

I hear her say, or seem to say
Ye who listen to my story,
Learn how transient beauty's day,
How unstable human glory.

KNOX.

SUR LA REINE MARIE-ANTOINETTE.

Si ton cœur connaît la douce pitié, ô laisse
tomber une larme avec moi ; laisse-toi toucher
par les malheurs sans exemple de la royale
veuve.

Tombée, tombée d'un trône ! Voyez la beauté,
la grandeur, le pouvoir ; écoutez ! c'est le gé-
missement d'une reine, d'une mère qui sort
du fond de cette triste tour.

Je l'entends, elle dit ou semble dire : O vous
qui écoutez mon histoire, apprenez combien
sont passagers les jours de la beauté, combien
est inconstante la gloire humaine.

M^{me} PAULINE ROLAND.

Éducation.

Le Kidouschim

OU

L'ANNEAU DES FIANÇAILLES.

MOEURS HÉBRAIQUES.

I.

Dans un cabinet sombre et reculé, au fond d'une vieille maison de la rue Sainte-Avoie, à Paris, un vieillard, le banquier Moïse Hatselpont, était assis en face d'un bureau en bois de chêne, dont les colonnes torses et vermoulues attestaient l'ancienneté. Sur ce bureau, un portefeuille rouge, à moitié ouvert, laissait apercevoir un grand nombre de billets de banque et de lettres de change.

Debout, près du vieillard, se tenait une jeune fille, dont le profil pur et un peu allongé présentait le type de la beauté juive. Ses doux cheveux noirs en bandeaux allaient se réunir derrière sa tête en riches tresses qui tombaient sur son cou blanc et légèrement courbé. L'éclat de ses grands yeux était tempéré par ses longs cils ; sa taille flexible et harmonieuse dans tous ses mouvements, ses petits pieds cambrés et ses mains délicates témoignaient de la noblesse de sa race.

« Esther, dit le vieillard à la jeune fille, vous êtes née le 12 juin 1824 ; nous sommes au 11 juin 1842.... donc vous finirez demain vos dix-huit ans. Le moment est venu de vous instruire de mes dispositions à votre égard, afin que vous vous y conformiez.

Vous aviez quatre ans lorsque votre mère mourut : le chagrin de cette mort me fit quitter Bayonne, où j'avais connu ma chère Annah, où j'avais vécu si heureux avec elle ! La veille de mon départ, mon frère Joseph entra chez moi ; il te-

nait par la main son fils Abel, de quatre ans plus âgé que vous. — Moïse, me dit-il, tu nous quittes; qui sait quand nous nous reverrons? Désormais, le vendredi soir et le samedi, nos voix ne s'élèveront plus ensemble dans le temple du Seigneur; les jours de fêtes solennelles ne nous verront plus assis à la même table; et la veille de Pâques-de-Roses, à l'heure où le soleil pointe à l'horizon, le tombeau de notre père me verra désormais arriver seul, te cherchant en vain sur ce marbre qui recouvre ses restes honorés, et qui, depuis vingt ans, nous a toujours trouvés les mains unies et le front courbé, mêlant nos larmes et nos prières... Mon frère, ajouta-t-il, avant de nous quitter, qu'un nouveau lien nous attache davantage l'un à l'autre: j'ai un fils, tu as une fille... Je devinai le désir de mon frère, et je procédai de suite à vos fiançailles. Les deux témoins voulus par la loi de Moïse étaient là, mon frère et moi; Abel ôta un anneau de son doigt, le passa à ton doigt, et te dit: « Esther, si tu consens à devenir mon épouse, accepte ce gage. »

— N'est-ce point, mon père, ce que jadis on appelait le *Kidouschim*? dit timidement Esther.

— Jadis!... s'écria le vieil Israélite; jadis!... aujourd'hui encore, mademoiselle!... Les lois de Dieu seraient-elles donc tombées dans un tel oubli, que vous ne les connaissiez plus?

— Je pensais qu'au dix-neuvième siècle, reprit humblement Esther, le *Kidouschim* n'était plus en usage.

— Au dix-neuvième siècle!... voilà bien le langage de la jeunesse! voilà le résultat de la belle éducation que ma sœur vous a donnée! voilà ce que vous avez gagné dans la pension où elle vous a mise!... Ah! si je n'avais pas perdu ma chère et bien-aimée Annah, vous ne m'eussiez jamais quitté!... Pensez-vous que Dieu voie avec joie son temple désert; les cantiques sacrés chantés seulement par ceux qui sont payés

pour les chanter; et le peuple d'Israël, ce peuple qu'il s'était plu à appeler sien, imitant les usages profanes, et le saint jour du sabbat ouvrir ses magasins, ses comptoirs, aller à la Bourse, faire ses affaires enfin, ni plus ni moins que les chrétiens?... Heureusement il reste encore quelques vieux juifs, vrais patriarches épars çà et là sur le globe, qui vivent, ô mon Dieu! pour chanter tes louanges, bénir ton nom, et prouver au siècle présent et aux siècles à venir, que le peuple de Dieu a existé et existe encore... Vous m'avez entendu, mademoiselle?... Vous avez reçu le *kidouschim* d'Abel; le *kidouschim* est aussi sacré que le mariage, au milieu du temple, avec tout Israël pour témoin... La preuve qu'il est semblable au mariage, c'est que, pour le rompre, il faut le divorce.

— Le divorce! répéta Esther, saisissant ce mot avec joie.

— Eh bien! reprit M. Hatselponi d'un air grave; j'espère, Esther, que vous comprenez assez vos devoirs pour ne pas penser qu'il vous soit possible...

— Mais, mon père... dit la jeune fille reprenant sa timidité, si pourtant je n'allais pas plaire à mon cousin?

— Dieu d'Israël!... qui vous a donc rendue assez hardie, ma fille, pour douter de l'obéissance de votre cousin aux ordres de son père? Je ne doute point de la vôtre, moi!... Va, Esther, ajouta-t-il sur un ton plus doux... va, ma fille, je t'ai dit ce que j'avais à te dire... Le soleil vient de se coucher... vendredi est fini, samedi commence... va allumer la lampe du sabbat, va, mon enfant!

A cet ordre, Esther fit quelques pas vers la porte; mais au moment d'en dépasser le seuil, son courage l'abandonnant, elle fondit en larmes.

Malgré les efforts qu'elle faisait pour retenir ses sanglots, ils parvinrent aux oreilles du banquier, absorbé de nouveau dans le calcul de ses billets de toutes sortes étalés devant lui; il se retourna,

et apercevant sa fille , il s'écria du ton de l'impatience :

« Encore là!....

— Oh! un mot avant de vous quitter, mon père, dit Esther, revenant sur ses pas.

— Allons, vite!... répondit-il, comme partagé entre la douleur de sa fille et le compte de sa caisse qu'il fallait finir avant la nuit.

— O mon père! je vous en prie, dit Esther avec les signes du plus violent désespoir, ne sacrifiez pas.... ne sacrifiez pas votre fille à un homme qu'elle ne connaît pas.

— Sacrifier qu'est-ce que c'est que cette expression, s'il vous plaît? s'écria le vieillard surpris; sacrifier!... c'est encore une de vos idées nouvelles. Vous dites que vous ne connaissez pas votre fiancé; il sera ici lundi; vous ferez connaissance avec lui.

— Mais je ne l'aime pas...

— Vous n'en savez rien, puisque vous ne le connaissez pas.

— Oh! j'en mourrai... c'est sûr!...

— Allons donc! vous êtes folle, Esther, lui dit son père en haussant les épaules... Si Abel était vieux, laid et méchant, je comprendrais votre douleur; mais au contraire, il est jeune, sa figure est très-agréable, sa tournure très-distinguée, m'écrit mon frère... et son caractère est charmant.

— Vous écris encore votre frère.... repartit Esther d'un ton de dépit.

— Assez!... laissez-moi!... » dit M. Hatselponi, indiquant la porte à sa fille.

Esther mit son mouchoir sur ses yeux, et sortit en sanglotant.

II.

Une femme, dont le costume était celui d'une servante, et qui tenait un reste de cierge à la main, se trouva sur le passage de la jeune fille.

« Il y a un quart d'heure que je te cher-

che pour allumer la lampe du sabbat, Esther, lui dit cette femme.

— Oh! pourquoi ma pauvre mère est-elle morte! s'écria douloureusement la jeune Israélite.

— Parce que ce serait elle qui allumerait la lampe?... il n'y a pas de bon sens à toi, petite, de pleurer pour cela.

— C'est parce que ma mère ne souffrirait pas qu'on sacrifiât ainsi son enfant, ma bonne Beriha, répondit Esther.

— Te sacrifier! et qui est-ce qui veut te sacrifier?... Oh! mais je ne le souffrirai pas plus qu'elle; je t'ai nourrie de mon lait; tu es mon enfant à moi aussi, ajouta-t-elle avec chaleur. Viens d'abord allumer la lampe, car la nuit s'approche; après tu me conteras tes petites peines; viens! cher astre, prends ce cierge; c'est le reste de celui qui a brûlé dans la chambre de ta mère le saint jour du grand jeûne de *Kipour*; cela te portera bonheur. »

La jeune fille prit le cierge que sa nourrice lui offrait; la suivit dans la salle à manger, au plafond de laquelle on voyait appendue, à une chaîne en cuivre, une lampe de même métal, de forme ronde, avec sept becs, de chacun desquels sortait une mèche dont l'autre extrémité trempait dans l'huile. Esther monta sur une chaise; sa nourrice ayant allumé le cierge, Esther le prit et en présenta successivement la flamme à chaque bec de la lampe, en prononçant chaque fois :

« *Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui a sanctifié le jour du Sabbat!* »

Cela fait, la jeune fille passa dans un boudoir dont un divan à la turque faisait le tour; elle se laissa tomber sur les coussins de ce divan, et faisant placer sa bonne auprès d'elle, elle lui dit :

« Écoute, Beriha, et vois si je ne suis pas bien à plaindre.... Mais d'abord, dis-moi, savais-tu que j'avais reculé *kidouschim* de mon cousin Abel? »

— Oui, mon enfant.

— Et bien !... il arrive.

— Quel bonheur ! une noce dans la maison !

— Vois mes larmes, mon désespoir, Beriha, et ose dire encore, quel bonheur !

— Quoi ! c'est pour cela que tu pleures, Esther ?

— Et pourquoi donc pleurerais-je ?

— C'est que tes larmes sont inutiles, ma fille ; tu as reçu le kidouschim.

— Mais j'étais une enfant ; je ne savais ce que je faisais.

— Mais ton père n'était pas un enfant, lui, et il savait ce qu'il faisait.

— Mais j'en aime un autre !... je ne peux pas épouser mon cousin ! »

A cet aveu sorti avec explosion du cœur d'Esther, la juive se dressant roide sur son siège, s'écria avec effroi :

« Seigneur ! Mais tu ne peux en épouser un autre... chère, enfant !

— Alors il faut que je meure, Beriha, répondit Esther, redoublant ses sanglots.

— Voyons ! ne pleure pas ainsi ; tu me fends l'âme, dit la nourrice, ne pouvant retenir ses larmes ; explique-toi... car enfin, tu ne me quittes jamais, et je ne comprends pas où et comment tu as vu cet autre... Dieu d'Israël !... quel malheur !... »

Séchant ses yeux et raffermissant sa voix, Esther dit : « Tu te rappelles bien que l'année dernière, une sœur de ma mère, qui habite Metz, madame Lévi, prête à marier sa fille, vint à Paris faire les emplettes du trousseau, me demanda à mon père, et obtint que j'irais passer un mois auprès d'elle.... Le soir de la noce de ma cousine Rachel, il y eut un bal, et à ce bal, un jeune homme... »

— Je présume qu'il y en avait plus d'un, lui fit observer sa nourrice.

— Oui ! mais je ne fis attention qu'à celui-là... Aussitôt qu'il parut dans le salon, je ne sais pourquoi je désirai qu'il se tournât vers moi ; bientôt quelqu'un ayant prononcé mon nom, le nom de mon père, ce jeune homme fit alors un mouvement de surprise,

puisses yeux se portèrent sur moi et nes'en détachèrent plus... Je suis sûre, Beriha, qu'au besoin il aurait pu décrire ma toilette sans oublier une épingle, une perle, une fleur ; il m'examinait encore, lorsque les musiciens donnèrent le signal de la danse ; il s'avança vers moi pour m'inviter... j'acceptai en rougissant ; nous dansâmes très-souvent ensemble... Il me fit mille questions... sur moi, sur mon père... sur la manière dont je vivais à Paris... sur l'éducation que j'avais reçue... Ma bonne, il ne me fallut pas deux contredanses, je t'assure, pour comprendre que ce jeune inconnu me désirait pour femme.

— Ainsi il t'a avoué qu'il t'aimait ! et tu lui as laissé voir que tu l'aimais aussi... imprudente enfant !

— Oh ! non, ma bonne...

— Enfin, il y a peut-être du remède... Et quel est le nom de ce jeune homme ?

— Je l'ignore, ma bonne, je ne l'ai plus revu.

— Quoi ! tu veux être la femme d'un inconnu dont tu ne sais pas le nom ! s'écria la servante dans le plus grand étonnement.

— D'abord, ma bonne, je te ferai observer... dit Esther, qui en parlant de ses chagrins s'était un peu consolée, que si je savais son nom, il ne serait plus inconnu.

— Mais la première chose qu'on fait quand quelqu'un vous plaît, c'est de s'informer de son nom, il me semble.

— Il te semble mal, ma bonne ; car je n'osai faire aucune question, dans la crainte de rougir et que l'on ne lise sur mon front ce que je sentais dans mon cœur.

— Pourtant, petite, j'ai aimé mon mari, et n'ai jamais craint de rougir en parlant de lui.

— C'est peut-être parce que tu ne l'as aimé qu'après ton mariage.

— Dame... je ne croyais pas, petite, qu'on pût aimer avant.

— Tu vois bien que cela se peut. Mais que faire, Beriha ? que faire ?

— Rien, chère enfant ! tu n'as rien à faire, qu'à l'oublier.

— Jamais !

— A épouser ton cousin.

— Jamais !

— Il ne faut pas dire jamais ; les mariages sont écrits dans le ciel, vois-tu ; et quoi que tu dises ou que tu fasses, que tu chantes ou que tu pleures... ce qui est écrit là-haut, vois-tu, se fera ici-bas.

— Oh ! cela n'est pas prouvé, dit Esther relevant sa jolie tête, et puisque le divorce peut seul me dégager de mon cousin, eh bien , je divorcerai.

— Vous y penserez à deux fois avant de causer ce chagrin mortel à votre père, ma chère maîtresse, dit Beriha d'un ton sérieux ; vous réfléchirez à la sainteté du nœud que vous voulez rompre si légèrement ; les plus grands malheurs sont toujours les suites inévitables du divorce. Dieu merci, votre cousin arrive lundi... et l'autre est bien loin....

— L'autre est ici, ma bonne, dit Esther à voix basse.

— Ici?... s'écria la juive se levant avec épouvante.

— Je l'ai vu hier...

— Où ; chez qui ? comment ? je ne t'ai pas quittée de toute la journée.

— Quand tu pries Dieu, tu n'ôtes pas les yeux de dessus ton livre.

— C'est donc au temple ?

— Oui ; au moment où l'on a levé le livre de la Loi pour le présenter au peuple, j'ai regardé qui tenait le livre... c'était lui !

— Ah !... je respire !... j'avais peur que ce ne fût un gentil ; car dans ces temps d'anarchie, comme dit ton père, on ne sait avec qui l'on se trouve ; juif, chrétien, tout le monde se ressemble maintenant.

— Voyons, ma bonne, rends-moi un service.

— Parle, mon astre.

— Va-t'en rue Notre-Dame de Nazareth, au temple, chez Abraham le concierge,

et demande-lui le nom de l'étranger qui hier a levé le livre de la Loi.

— Pourquoi ne pas le demander à ton père ?

— Tu sais bien que mon père avait son attaque de goutte et qu'il n'est pas sorti.

— Mademoiselle ! dit une jeune femme de chambre, soulevant avec précaution la portière du boudoir ; monsieur votre cousin est arrivé, il dîne ici ; monsieur votre père vous en fait prévenir, afin que vous donniez vos ordres en conséquence.

— C'est bien ! répondit Esther, qui avait tressailli à cette nouvelle ; puis, quand la jeune servante fut sortie, elle se leva pâle comme une morte, et, se tournant vers sa nourrice,

— Viens m'aider à me mettre au lit, ma bonne, lui dit-elle ; je sens que je vais me trouver mal.

— Je ne te quitte pas, mon enfant... et au point où en sont les choses, je ne peux aller chez Abraham. »

III.

« Voilà trois jours que tu restes couchée, que tu te dis malade, et que tu refuses de voir ton fiancé, ma chère fille, disait Beriha assise au chevet d'Esther ; cela ne peut durer plus longtemps ; le médecin a déclaré hier à ton père que tu te portais bien, que tu pouvais te lever... sur cette assurance, ton père a convoqué tes jeunes amies et a commandé pour aujourd'hui le bain de la mariée.

— Ainsi, malgré mes refus d'épouser mon cousin, dit Esther en pleurant, le mariage ne s'en poursuit pas moins !

— Oh ! mon Dieu, oui ! chère petite, tu as reçu le kidouschim ; ainsi le plus court, à mon avis, serait de t'y résigner... Du reste, tout est prêt... la corbeille est achetée, ton trousseau est achevé, le contrat est signé, tu l'as signé...

— Il l'a bien fallu, dit Esther; mon père m'a presque tenu la main; mais le contrat ne signifie rien... je me suis fait expliquer la loi; au bout d'un an, si le mariage n'a pas eu lieu, le contrat est nul.

— Nous avons un an à voir venir, en ce cas, reprit la nourrice; mais ton père a donné l'ordre d'avertir madame Thamar et sa sœur pour préparer le bain.

— Je vais le prendre, dit Esther en se levant; le bain n'engage pas davantage que le contrat.

— Tu pourrais alors descendre au salon, pour voir la corbeille; la corbeille n'engage pas plus que le contrat et que le bain... bien moins encore, insinua la nourrice.

— Mais en descendant au salon examiner la corbeille, ce qui d'abord m'importe fort peu, puisque je ne l'accepte pas, répondit la jeune juive, je pourrais rencontrer mon cousin...

— Eh bien! une entrevue avec le cousin fiancé n'engage pas plus que le contrat, le bain et la corbeille, reprit Beriha.

— Non! il serait trop humiliant pour lui d'être refusé ensuite, répliqua Esther; ce serait lui dire : J'ai voulu vous voir, et votre vue m'a déplu; tandis qu'il imaginerait... tout ce qu'il voudrait... la vérité peut-être... que j'en aime un autre... et mon cousin ne m'en voudra pas.

— Alors, qu'attends-tu?

— J'attends... j'attends... répondit Esther, partagée entre le désir de parler et la crainte d'être trahie par sa nourrice... j'attends... jusqu'à ce que j'aie causé avec les femmes qui vont préparer le bain; elles en savent autant qu'un rabbin, et... va voir si elles sont arrivées. »

La nourrice était à peine sortie, qu'un troupeau de jeunes filles aux longs yeux voilés, aux cheveux de jais, à la taille fine et souple, se précipitèrent dans la chambre en criant :

« Bonjour, Esther!.. Eh bien! tu te ma-

ries, hypocrite, qui ne nous en as rien dit samedi au temple.

— Je l'ignorais alors, répondit Esther.

— Comment est-il ton fiancé? est-il grand? petit? beau? laid? brun? blond? Comment se nomme-t-il? s'écrièrent-elles toutes à la fois.

— Je ne peux répondre qu'à une seule de vos questions, répondit froidement Esther; il se nomme Abel Hatselponi.

— Comme toi.

— Son père est frère du mien.

— Et les autres questions? pourquoi n'y réponds-tu pas?... répliqua la plus jeune et aussi la plus curieuse des jeunes filles.

— Parce que je ne l'ai pas vu, mes jeune amies, » se hâta de répondre Esther.

En ce moment, Beriha étant revenue dire que le bain était prêt, toutes les jeunes filles suivirent Esther dans une pièce voisine. Là, sur une table placée au milieu, était un immense gâteau.

« C'est madame Thamar qui a apporté ce gâteau, dit Beriha.

— Que j'ai pétri moi-même, répondit cette dame, soulevant la portière qui cachait la porte du cabinet où se trouvait la baignoire; c'est le gâteau de la mariée... Voyons, combien y a-t-il ici de demoiselles?... onze!... Faites onze parts de ce gâteau, Beriha, et que chacune de ces demoiselles prenne sa part et la mange... Toutes les jeunes filles qui mangent du gâteau de la mariée se marient dans l'année. »

A ces mots, Esther, qui avait déjà levé la main pour porter le gâteau à ses lèvres, la baissa lentement et posa sa part sur le coin de la table.

« Eh bien! lui dirent ses compagnes étonnées.

— Eh bien! répondit Esther en souriant, je veux aire l'essai du proverbe. Puis, se tournant vers madame Thamar, elle ajouta : Je suis prête. »

Les jeunes juives s'éloignèrent; ma-

madame Thamar suivit Esther, et toutes deux passèrent dans la chambre du bain.

IV.

Il y a des villes en France, à Nîmes, par exemple, où les juives prennent le bain de la mariée dans une source; quand les lieux s'y opposent, elles se servent d'eau de pluie conservée dans un réservoir, ou bien elles emploient l'eau de fontaine.

La baignoire ne ressemble en aucune façon aux autres baignoires; elle est en pierre ou en marbre, élevée de six pieds au dessus du sol; sa forme est carrée; on y monte au moyen d'une échelle, on y descend par un escalier de la même matière que la baignoire; on la remplit d'eau à la hauteur des épaules de la mariée; elle y descend enveloppée d'un peignoir; ses cheveux doivent être dénoués et tomber sur ses épaules. Samèrel l'accompagne à ce bain; si elle n'a pas de mère, une matrone suffit; dès que celle-ci a enlevé le peignoir de dessus les épaules de la mariée, elle lui dicte à haute voix et en langue hébraïque une courte prière qu'elle répète ensuite, puis elle plonge dans le bain de manière à ce que sa chevelure même disparaisse sous l'eau.

Dès qu'Esther fut entrée dans la chambre du bain, s'adressant aux deux femmes qui se mettaient en devoir de la déshabiller,

« Laissez-moi ! leur dit-elle d'un accent qui ne permettait aucune réplique; si je suis venue ici, c'est qu'il fallait que je pusse vous parler à toutes deux, et que je n'avais aucun autre prétexte pour vous faire entrer dans la maison de mon père... Ecoutez-moi donc ! »

Pendant que les deux femmes, étonnées, restaient silencieuses, ne se doutant pas de ce qui allait suivre, Esther reprit :

« Mon père m'a induite en erreur en

me fiançant pendant ma minorité à Abel, fils de Joseph Hatselpont; aujourd'hui je m'empresse de vous découvrir mes sentiments : il ne me plaît point, et je ne puis consentir à demeurer avec lui.

— Mais c'est le divorce que vous demandez, mademoiselle ! s'écria madame Thamar.

— Voici l'acte, dit Esther, tirant un parchemin caché sur sa poitrine.

— Et si votre futur refuse ? objecta madame Thamar.

— De toutes les manières on ne peut me contraindre à accomplir les noces, dit Esther.

— Oui; mais vous ne pouvez vous marier ensuite à un autre.

— Je saurai supporter les conséquences de ma conduite, madame, répondit Esther avec dignité; la loi veut que je fasse tenir cet acte de renonciation à mon fiancé par deux femmes respectables; voulez-vous, mesdames, vous en charger ?

— Est-il en règle ? demanda la sœur de madame Thamar.

— Lisez cet acte, dit Esther, et signez-le, je vous prie. »

Madame Thamar prit l'acte et le lut haute voix :

« Esther, fille de Moïse Hatselpont, a renoncé devant nous à l'époux qu'on lui avait choisi. Elle nous a dit : — Mon père m'a induite en erreur en me fiançant pendant ma minorité à Abel, fils de Joseph Hatselpont; aujourd'hui je m'empresse de vous découvrir mes sentiments : il ne me plaît point, et je ne puis consentir à demeurer avec lui. »

« Et maintenant, ajouta Esther, après que madame Thamar eut, ainsi que sa sœur, apposé sa signature au bas de l'acte de renonciation, vous allez me faire le plaisir de porter cet acte rue de Richelieu, hôtel des Princes, où demeure M. Hatselpont.

V.

Esther se rendit dans sa chambre, et, suivant son habitude depuis l'arrivée de son fiancé, elle se disposait à ne pas la quitter de la journée, lorsque, vers une heure, sa nourrice y entra.

« Voulez-vous descendre au salon, mademoiselle ? lui dit-elle d'un air triste et craintif ; j'ai l'ordre de votre père de vous y faire porter de force si vous résistiez.

— M. Abel y est-il ? demanda Esther.

— Oui, mademoiselle : les carrosses sont devant la porte ; on n'attend plus que vous pour aller à la mairie.

— O mon Dieu ! donnez-moi du courage, se dit la jeune juive.

— Pauvre enfant ! murmura la nourrice, comment cela finira-t-il ? »

Et la voyant descendre nu-tête au salon, à tout hasard Beriha prit le chapeau, l'écharpe, les gants de sa maîtresse, et la suivit en tremblant.

Peu de personnes étaient réunies : les témoins seulement. Un grand et beau jeune homme, à moitié caché par un rideau, se tenait debout à l'un des coins d'une fenêtre, et causait avec M. Hatselponi.

A la vue d'Esther, qui s'avancait, pâle, tremblante, les yeux baissés, son père fit un pas vers elle, et lui prenant la main :

« Bien ! ma fille, lui dit-il à demi-voix ; j'aime cette obéissance ; elle me fait vous pardonner votre retraite depuis trois jours. Puis, se tournant vers le jeune homme qui s'était dégagé du rideau, il ajouta : « Abel, je vous présente ma fille, votre fiancée depuis longtemps, votre femme dans une heure. »

Esther, qui s'attendait aux observations d'Abel, d'après l'acte de divorce qu'elle lui avait fait remettre, ne put retenir sa surprise lorsqu'elle sentit sa main passer de la main de son père dans celle du jeune homme.

« N'avez-vous donc pas reçu, monsieur ? » dit-elle en levant les yeux sur son cousin. Soudain elle poussa un cri.

— Qu'as-tu ?... lui demanda son père avec inquiétude.

— Rien, rien !... répondit Esther, rougissant, et se couvrant les yeux de la main qu'elle avait de libre.

— Partons-nous ? demanda un témoin.

— Voici le moment de la crise, » se dit Beriha, s'avancant et présentant à sa jeune maîtresse l'écharpe et le chapeau. Elle s'attendait à un refus, à une scène... Quel fut son étonnement en voyant Esther, qui tenait toujours ses yeux baissés, mettre son chapeau, s'envelopper de l'écharpe, accepter le bras d'un des témoins, et suivre sans résistance jusqu'à la voiture, dans laquelle elle monta avec la même soumission !

« Elle dira *non* à la mairie, j'en suis sûre, » pensa Beriha.

Mais à la mairie, au moment où le maire demanda à Esther si elle consentait à prendre pour époux Abel Hatselponi, Beriha, qui s'avancait, entendit un *oui* très-distinct sortir des lèvres de sa jeune maîtresse.

VI.

Esther revenait s'appuyant avec bonheur sur le bras de son époux ; la cérémonie était terminée. M. Hatselponi s'approcha de sa fille, et lui dit : « Madame Thamar, qui n'a pas trouvé Abel à son hôtel, m'a remis un papier... un acte pour lui... de ta part... donne-le-lui toi-même. Et il rendit à Esther son acte de divorce.

— Voyons ce papier ! dit Abel avec intérêt. C'est un acte...

— De folie, interrompit vivement Esther, en le cachant dans le corsage de sa robe.

— Envers qui ? demanda Abel.

— Envers mon fiancé... répondit Esther d'une voix douce et timide ; j'en demanderai pardon à mon mari.

— Au moins tu m'expliqueras ce mystère, dit le banquier.

— Demain, » répondit-elle, se jetant dans les bras de son père, qui la pressa tendrement sur son cœur.

« Si on comprend quelque chose aux jeunes filles d'aujourd'hui ! disait Beriha, ayant accepté le bras du domestique de M. Abel Hatselpont pour revenir à la maison. Mademoiselle Esther ne voulait pas entendre parler de ce mariage... et... tout d'un coup... à la première vue...

— Ce n'est pas la première fois que mon maître voit votre maîtresse, madame Beriha, répondit le domestique; tous deux s'étaient déjà rencontrés à Metz; de l'antichambre où j'étais, je les ai vus danser et causer toute la soirée ensemble. !

— Allons, décidément ce mariage était écrit dans le ciel, » se dit avec joie la bonne nourrice.

M^{me} EUGÉNIE FOA.

Les Deux Voyages.

SECOND VOYAGE.

1842.

Eléonore de Luzu à Amélie Herbin.

Avignon, ce 6 avril 1842.

Cette lettre va te surprendre, ma chère Amélie; il n'entraîna point dans nos projets de nous arrêter en chemin, et je ne devais t'écrire que de Rome; mais écoute le récit de notre rapide voyage, et tu connaîtras la cause de ce changement, dont nos santés ne sont nullement cause.

Tu étais chez madame de Marange lorsque mon frère lui offrit de venir avec sa fille passer la semaine Sainte à Rome, dit en parodiant ces vers de Racine :

Et sans porter plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans huit jours au pied du Capitole.

Madame de Marange ne peut rester long-

X.

temps absente de chez elle; on convint d'être de retour un mois jour pour jour après celui du départ. Pour faire ce voyage avec ce degré de promptitude qui semble fabuleux, nous devions courir la poste jour et nuit de Paris à Lyon, nous embarquer sur le Rhône, et descendre ce fleuve jusqu'à Avignon; puis, à Marseille, nous embarquer de nouveau sur un bâtiment à vapeur qui part le 7 avril pour Civita-Vecchia. La traversée est des plus intéressantes; on visite chemin faisant Gênes, Livourne, Pise, passant seulement quelques heures dans chacune de ces villes, juste le temps de saisir leur physionomie, et de vérifier la vérité des peintures qu'on nous donne de leurs divers monuments. Enfin, arrivés à Rome, nous assistions aux solennités de la semaine Sainte et des fêtes de Pâques.

Le but de mon frère en organisant cette partie de plaisir était de se donner plus de facilités pour étudier le caractère de Valentine de Marange, avant de demander sa main. Tu le sais, la faiblesse d'esprit de la baronne de Marange, ses complaisances outrées pour sa fille, ont toujours fait craindre à mon frère les résultats de l'éducation que Valentine a reçue, malgré ses succès dans notre pension et tous les premiers prix qu'elle y a remportés.

Le 3 avril, jour convenu pour le départ, Alphonse envoya de grand matin Étienne, son valet de chambre, et sa charmante calèche de voyage chez madame de Marange. Afin de courir plus vite, il n'avait pas chargé sa voiture, et nos bagages, partis à l'avance par les messageries, devaient nous attendre à Marseille. Alphonse et moi ne portions avec nous qu'un nécessaire de voyage, et l'une de ces petites valises de cuir qui se placent facilement dans le coffre d'une voiture; nous pensions que ces dames feraient de même.

En entrant dans la cour, mon frère vit un ouvrier sellier qui ficelait les ressorts de la calèche. « Voilà une précaution inutile, lui dit mon frère; la calèche ne sera

point chargée, nous n'avons ni caisses ni malles. — C'est vrai, monsieur, mais six personnes, répondit l'ouvrier. — Comment, six? — Sans doute, répondit madame de Marange, qui s'avancait sur le perron, la voiture est à vos armes, mon cher Luzy, votre valet de chambre nous sert de courrier, et Valentine a judicieusement pensé que je ne pouvais pas voyager sans mes gens; d'ailleurs je n'emmène que mon chasseur et la gouvernante de ma fille; point de valets de pied, point de femme de chambre pour moi. » Certes la modération était grande! mais tu le sais, Ladislas, le chasseur, et *bonne Michelette*, la gouvernante, sont deux colosses; ils pèsent au moins six quintaux chacun. Mon frère soupira en regardant sa légère calèche, de l'air d'Agamemnon livrant Iphigénie au fer de Calchas. Dans cet instant Valentine parut; elle portait d'une main un sac de taffetas noir assez volumineux, de l'autre un magnifique album. Elle était charmante dans son costume de voyage, et sa vue dissipa le léger nuage qui assombrissait le front d'Alphonse. « Voyez, dit-elle en élevant les mains, je me conforme au programme... pas de paquets! » Mais derrière elle suivait Ladislas, portant une guitare, cinq ou six volumes de poésies, un cahier de romances, un atlas et un livre de poste. « Mon Dieu! qu'est-ce que tout cela? s'écria mon frère. — Mais! vous ne prétendez point proscrire tout bagage artistique et intellectuel; nous ne sommes pas des commis voyageurs, répondit Valentine en riant. La lecture et la musique seront nos ressources sur le bateau à vapeur; quant à l'atlas, ne doit-on pas chercher à acquérir, même en s'amusant, toute l'instruction possible? » Mon frère répondit par un sourire approbateur au regard triomphant que lui jeta la baronne. Ce n'était plus la peine de récriminer contre le livre de poste... On procéda au chargement de la voiture. « Monsieur! cette corbeille ne peut entrer dans le coffre de devant, les provisions de

bouche le remplissent, dit Etienne à son maître. — Il faut cependant la mettre quelque part, répliqua vivement Valentine; elle renferme le peu de choses que maman emporte avec elle. » *Ce peu* remplissait une corbeille recouverte en taffetas brun et que je jugeai du coin de l'œil avoir la dimension d'une barcelonnette. Valentine me confia tout bas qu'elle y avait glissé ses châles, ses dentelles, ses bijoux, qu'elle ne se souciait pas de laisser à Paris, de crainte des voleurs. Étienne après avoir présenté inutilement la corbeille à tous les coffres, s'arrêta découragé. « Laissez-la au fond de la voiture, dit Valentine; monsieur de Luzy aura la complaisance de lui faire une petite place sous ses jambes... Cela ne vous gênera pas? monsieur, lui dit-elle. — Comment donc! au contraire, » répondit Alphonse avec un sourire un peu forcé. Pendant que nous causions, les domestiques allaient et venaient de la cour à l'appartement comme des fourmis dans une fourmilière, et toujours, en revenant, ils avaient les mains pleines. C'étaient des chaussures de toutes sortes, que Valentine n'avait pas commandées à temps pour les mettre dans ses malles, des coffrets, des flacons, des lorgnettes, des miroirs portatifs, des boîtes à couleurs, des sièges de sangles, des ombrelles, des parapluies, puis enfin divers ustensiles sans nom en caoutchouc qui pouvaient être très-utiles dans l'occasion, mais qui en attendant devaient nous embarrasser beaucoup.

Il fallut mettre toutes ces inutilités dans l'intérieur de la voiture, que mon frère avait déjà fait garnir de choses indispensables dans cette saison : bons manteaux doublés de fourrures, chancelières, chaufferettes... On remplit les poches, on fourra tout ce qu'on put dans les angles, on chargea le filet de façon à ce qu'il nous descendait sur le nez. Enfin Étienne et Ladislas firent si bien que les mains des valets se trouvèrent vides au moment où les chevaux de poste entrèrent dans la cour.

C'était notre tour de chercher nos places dans cette voiture déjà si bien remplie. Je m'étais dit, à part moi, que la calèche appartenant à mon frère, je devais faire à Valentine les honneurs de la place du fond ; mes frais d'éloquence à ce sujet devaient être inutiles... mademoiselle de Marange s'étant assise sans façon à côté de sa mère, je m'étais établi à mon tour sur la banquette de devant, non sans remarquer que, grâce aux paquets qui y étaient renfermés, le siège offrait des aspérités incommodes ; Valentine éprouvait la même chose, mais nous n'osions nous plaindre.

« Ah ça, n'avons-nous rien oublié ? dit madame de Marange, en cherchant à prendre son aplomb sur sa banquette. — Il faut l'espérer, répondit mon frère en s'élançant dans la voiture. — Un moment, s'écria Valentine ; où sont vos armes ? — Quelles armes, mademoiselle ? — Mais celles qui vous serviraient à nous défendre si nous étions attaqués. Pensiez-vous donc voyager la nuit sans avoir au moins des pistolets ? — Mon, Dieu ! mademoiselle, les routes de France sont si sûres, que de telles précautions sont superflues. — N'importe, tout le plaisir que je me proposais de ce voyage est gâté par cette imprévoyance de votre part. — Voyez ! elle va pleurer, reprit madame de Marange, déjà tout en émoi, comment faire ? Envoyez chez vous, monsieur de Luzy, envoyez-y tout de suite. — C'est inutile, maman ; nous avons ici les pistolets de mon père ; commandez seulement à Ladislas de les aller chercher. — Mais, mademoiselle, réfléchissez donc à quoi nous serviront des pistolets non chargés, renfermés dans une boîte?... avant que j'aie pu les tirer... — Ne la contrariez donc pas, interrompit madame de Marange en se baissant vers Alphonse, vous voyez bien que cela lui agace les nerfs. D'ailleurs nous serons plus tranquilles quand nous aurons des armes, et de belles armes encore. — Les voleurs, s'il y en a qui viennent dévaliser la voiture, vous

seront en effet fort obligés de les y avoir mises, » répondit Luzy en haussant les épaules. Valentine rougit, et me dit en italien [que c'était fort mal à mon frère de se moquer ainsi de madame de Marange. Alphonse, qui depuis quinze jours apprend cette langue, à notre insu, entendit Valentine, et lui répondit avec beaucoup de grâce et d'humilité, mais avec un accent italien à faire mourir de rire. Pendant cette petite scène il s'en préparait une autre. Mademoiselle Michelette apprenant qu'elle devait voyager sur le siège à côté de Ladislas, refusa tout net d'y monter, disant qu'une telle place était bonne pour une femme de chambre anglaise, et que c'était mal reconnaître ses services que de l'y reléguer. Pour cette fois, madame de Marange hasarda la proposition de laisser Michelette à Paris ; deux jeunes filles comme nous pouvaient s'entraider, et d'ailleurs nous n'avions pas d'occasion de faire de toilette dans ce rapide voyage.

Valentine trouve plus commode d'imposer aux autres le respect pour sa mère que de le garder elle-même. Nous avions déjà remarqué entre nous, ma chère Amélie, la mauvaise habitude qu'elle a de la contredire à tout propos ; elle lui répondit aigrement qu'elle savait bien qu'elle ne pouvait se passer de sa bonne, et qu'elle préférerait rester à Paris que de partir sans cette femme. La baronne céda avec sa bonté et sa faiblesse ordinaires. « Puisque tu le veux absolument, il n'y a qu'un moyen, lui dit-elle, c'est de mettre Michelette dans la voiture. — Sans doute ! s'écria Valentine en frappant des mains. Vous êtes si bon, monsieur de Luzy, ajouta-t-elle, et ma chère Éléonore est si mignonne, que nous trouverons bien à ma pauvre bonne une petite place entre vous deux. »

Je suis très-mince, il est vrai, mais la taille de Michelette a une telle rotondité, qu'au moment où, radieuse de sa victoire, elle se laissa tomber à côté de moi, je me trouvai comprimée entre cette masse et la

paroi de la calèche, de façon à perdre la respiration. Au même instant, Ladislav apporta le nécessaire d'armes du feu général de Marange : il doit contenir tout un arsenal, à en juger par sa dimension, car, Dieu merci ! on ne l'a pas ouvert.

« Il tiendra sous nos pieds, » dit la baronne. Je connaissais par expérience la valeur des pluriels employés par ces dames ; je laissai mettre la cassette devant moi, et je me trouvai avoir les genoux à la hauteur de l'estomac. Dans cette position, je cherchai à voir la figure de mon frère ; j'y parvins, grâce à un mouvement que fit Michelette. Mon frère rongea son frein : pressé et chargé comme monsieur *Pepin* en promenade à Romainville, un de ses bras était serré contre sa poitrine, l'autre, soulevé par la longue vue ; il avait le corps courbé par les poésies ro... qu'on avait placées derrière lui, la guitare était sur ses genoux, les parapluies et les ombrelles entre ses jambes... Heureusement, nous n'avions que cent lieues à faire dans cette agréable position, et, les derniers ordres donnés par la baronne à ceux de ses gens qu'elle laissait à Paris, quatre vigoureux chevaux nous emportèrent hors de cette grande ville.

Tu sais comme ont été beaux ces derniers jours de carême ? Le printemps commençait à répandre sur la terre sa douce et vivifiante chaleur ; le ciel, sans nuages, était pur comme un saphir étincelant aux rayons du soleil ; la verdure et les fleurs s'épanouissaient sur les arbres, dans les buissons, sur la terre... Jamais je n'avais si bien assisté à ce réveil de la nature. Dans les villes nous ne voyons rien qui ressemble à ces fêtes. A une certaine distance de Paris, le pavé cessa, et la voiture commença à voler avec la rapidité d'une flèche sur des routes *macadamisées* qui ressemblent à des allées de jardins anglais, où l'on ne laisse ni cailloux ni poussière, car il y a des hommes qui sont occupés tout le long du jour à balayer ces routes. La poste est si bien servie en allant à

Lyon, qu'en quelques heures nous avons traversé des étendues de pays qui formaient autrefois des royaumes. La beauté des sites qui se succédaient devant nos yeux, la vue de contrées nouvelles, au moins pour moi pauvre pensionnaire, me firent oublier la gêne extrême que j'éprouvais. Il n'en fut pas de même de Valentine : le chaud, le froid, le soleil, la poussière, tout l'incommodait. Petit à petit, elle avait passé du côté de sa mère toutes les superfluités dont celle-ci lui avait laissé encombrer la voiture. Son album, son sac, son chapeau étaient sur les genoux de sa bonne ; bien assise au fond de la calèche, Valentine seule était à son aise, et elle seule se plaignait.

Dès que nous avons perdu de vue le dôme de Sainte-Geneviève, Alphonse avait témoigné l'intention de se placer sur le siège à côté de Ladislav ; Valentine combattit ce projet comme une injure faite aux charmes de sa société ; elle y mit de la douceur, de la gentillesse, et mon frère ne parla plus de nous quitter tant que le jour dura ; mais à la nuit, il en fit de nouveau la proposition ; Valentine s'y opposa bien plus formellement encore ; elle avait peur des voleurs, des chauves-souris, même des papillons... il lui fallait un protecteur tout près d'elle.

La nuit n'était pas froide : la campagne, éclairée par les rayons de la lune, était ravissante : j'offris à mon tour de monter sur le siège ; mon frère ne le voulut pas souffrir. Il serait révoltant, dit-il, que ma sœur passât toute la nuit assise à côté d'un valet. J'en eus du regret pour mes compagnons de voyage, qui cherchaient à dormir ; car pour moi, je suis facilement distraite, tout m'occupe et m'amuse... puis une nuit est bientôt passée, dans cette saison.

Au point du jour, Michelette, brisée de fatigue, consentit enfin à quitter l'intérieur de la calèche. Alphonse, qui tombait de sommeil, s'arrangeait déjà pour réparer le temps perdu... mais il comptait sans son hôte, ou plutôt sans sa prétendue. En dé-

pit de ses terreurs et de ses plaintes, Valentine avait fort bien reposé sur l'épaule de madame de Marange; cependant, en s'éveillant, elle fut de nouveau poursuivie de sombres pensées : la calèche, trop fragile, disait-elle, allait se briser, et mon frère devait y veiller. A chaque relai, il lui fallait descendre visiter les ressorts, les écrans, les essieux, ce qui n'empêchait pas Valentine de jeter des cris perçants au moindre cahot. Le moyen de prendre un instant de repos au milieu d'une telle persécution ! Alphonse n'en pouvait plus; il s'étendait, bâillait; mais elle, au lieu de le plaindre, le persifflait, prétendait qu'on devait savoir supporter la fatigue, et se donnait pour exemple.

Alphonse n'est pas patient; il a les nerfs près de la peau, comme disait de notre maîtresse de pension notre bon docteur Regnier; les sarcasmes de Valentine, ses frayeurs déraisonnables le secouaient comme aurait pu le faire une commotion électrique; je jugeais de son irritation au changement de son teint, qui passait du blanc au pourpre à chaque trait lancé par l'imprudente; sa mère, aussi imprévoyante qu'elle, la laissait dire, et cependant madame de Marange désirait vivement que sa fille devînt un jour madame de Luzy. Mon frère a tout pour lui : naissance, éducation, belle dot; tandis que, sur ce dernier point, si nécessaire aujourd'hui, Valentine n'a plus, depuis la mort de son père, que le goût et l'habitude du luxe.

« Dieu soit loué ! nous allons être délivrés de la voiture, » me dit tout bas Alphonse en apercevant les hauteurs de Fourvière. Mettre pied à terre est une des jouissances du voyageur, je croyais que Valentine nous la laisserait au moins goûter en paix; mais non ! en quittant la voiture pour monter sur le bateau à vapeur, elle fut saisie d'un nouveau souci : qui veillerait sur toutes les bagatelles qu'elle avait mises dans la calèche ? C'est un étrange caractère que celui d'une femme à la fois indolente et inquiète,

ne faisant rien par elle-même, et ne se satisfaisant jamais de ce qu'on fait pour elle. Valentine, par exemple, gronde sans cesse. A l'entendre, on manque de soins, on est maladroit; dans cette occasion surtout, elle s'est montrée étrangement défiante, je dirais même avare. Tu ne saurais croire, ma bonne Amélie, l'importance qu'elle attache à la moindre *fanfreluche*, du moment qu'elle lui appartient; c'est au point qu'elle a pris un petit châle de Cachemire, à moi, pour envelopper son écharpe de Barège.

Ladislas et Étienne placés à la garde de ces trésors, nous allâmes nous établir dans un charmant salon meublé avec la plus grande élégance. Des fenêtres, on embrasse les deux rives du fleuve, qui sont magnifiques. Notre habitation mouvante glissait sur l'onde avec une rapidité fantastique, et nous dévorions l'espace, tout en nous occupant d'un livre ou d'une broderie. « Quel prodigieux progrès de l'esprit humain que l'application de la vapeur ! » Cette exclamation échappée à Alphonse nous fit désirer à Valentine et à moi de connaître le moteur qui, sans voiles ni rames, fait mouvoir les bateaux. Rien n'a plus de charme pour un homme instruit que de faire partager sa science à celle qu'il aime. Alphonse entra donc, sans se faire prier, dans les plus grands détails; il nous fit l'histoire de cette belle découverte, depuis les premières tentatives d'un gentilhomme français qui la mit au jour, et que le cardinal de Richelieu fit enfermer comme fou. Il nous conta ensuite les expériences du docteur Papin, celles plus récentes du physicien Charles; enfin, les belles inventions de Wates en Angleterre, celles de Fulton en Amérique. Ce récit m'intéressa vivement. Je demandai à connaître les différentes machines auxquelles on applique la vapeur. Déjà je regrettais d'avoir passé si près de Saint-Étienne sans visiter ses fabriques. Valentine, moins susceptible que moi d'enthousiasme, était devenue sérieuse. Trois choses seulement s'étaient gravées dans sa mé-

moire : les chaudières sautent quelquefois, les chocs des locomotives sont toujours fatals, et il n'y a pour conjurer le danger qu'une soupape, dite de sûreté, dont elle ne comprenait pas très-bien l'infailibilité. De ce moment, il fallut renoncer à la lecture, à la musique, aux causeries... Valentine interrompait tout par ces mots dits avec impatience : « La soupape fonctionne-t-elle ? » C'était son idée fixe ; elle ne permettait à mon frère aucune distraction, si ce n'était cependant d'aller s'assurer de temps à autre qu'on n'avait rien dérobé dans la voiture. Cette contrariété continuelle nous fit saluer par des cris de joie la vue des tours d'Avignon.

Il était nuit lorsque nous débarquâmes. Chacun de nous se retira dans sa chambre pour y chercher le repos et la solitude dont nous avions tous grand besoin. Il n'y avait cependant que quarante-huit heures que nous étions partis de Paris !

Je dormais encore lorsque mon frère entra dans ma chambre. « Eh quoi ! lui dis-je en me frottant les yeux, allons-nous déjà partir ? Ces dames sont-elles prêtes ? — Nous partirons, répondit mon frère, mais sans ces dames ; je suis résolu à rompre mon mariage avec mademoiselle de Marange. » Confondue par cette brusque déclaration, je me dressai sur mon séant. « Écoute-moi bien, continua Alphonse, tu es assez raisonnable pour comprendre que je ne veuille pas faire ma femme d'une fille aussi mal élevée. — Ah ! mon frère, que dites-vous-là ? elle était la première dans notre classe. — Tu diras tout ce que tu voudras, mais je la déclare, moi, sotte, vaniteuse, et surtout égoïste. Je n'en disconviens pas, ton amitié pour elle et les prestiges d'une brillante éducation, peut-être aussi ceux d'une charmante figure, m'ont séduit un instant ; cependant, tu sais que ce fut pour avoir l'occasion de mieux étudier son caractère que j'arrangeai ce voyage de Rome ; mais je n'ai pas besoin d'aller jusque-là pour être éclairé, et la bénédiction du pape ne sanctifiera pas

nos promesses. — Quoi ! vous auriez le courage de lui préparer un pareil affront ? c'est à la faire mourir de chagrin. — Je ne le crois pas ; d'ailleurs j'ai pris un prétexte honnête pour nous séparer. Je viens d'écrire à madame de Marange que tu étais indisposée, que je craignais pour toi la rougeole, ce qui me faisait désirer de m'arrêter quelques jours à Avignon. »

Je partis d'un grand éclat de rire. « En vérité, dis-je, mon vénérable frère aîné, vous n'êtes guère heureux en expédients. — Comment ? — Mais dans cinq minutes, madame de Marange et sa fille seront ici, et si je parviens à jouer mon rôle de malade de façon à les tromper, ce sera une raison de plus pour que Valentine refuse de me quitter... on n'abandonne pas son amie malade dans une auberge.

— Tu le crois ? eh bien, je me féliciterais encore d'avoir tenté une épreuve qui justifierait Valentine, et me ferait oublier l'humeur qu'elle a montrée pendant le voyage : les qualités du cœur rachètent aisément les travers de l'esprit. »

Mon frère terminait à peine son discours, que l'on frappa doucement à la porte. Je m'enfonçai bien vite sous mes couvertures, croyant voir paraître Valentine et sa mère... c'était la servante de l'auberge, qui remit à Alphonse une lettre que je te copie ici mot à mot :

« Maman me charge, monsieur, de vous remercier d'avoir bien voulu la prévenir, par écrit, de l'indisposition de notre chère Éléonore, au lieu d'attendre que nous soyons éveillées pour nous l'annoncer vous-même. J'ai eu la rougeole, mais on peut l'avoir, dit-on, deux fois, et je crains cette maladie plus que toute autre, à cause de ses suites et des accidents auxquels elle est sujette. Maman a envoyé chercher tout de suite des chevaux de poste, afin de fuir le mauvais air. Plus de plaisirs pour nous après cette mésaventure. Nous retournons à Lyon, où nous espérons trouver encore lord et lady Mac-Burk, qui nous escorte-

ront jusqu'à Paris, si la santé de ma bien-aimée Éléonore vous force à faire un trop long séjour à Avignon, ou si vous préférez continuer votre voyage; ne vous affligez donc pas, monsieur, de ce que nous sommes obligées de poursuivre sans vous notre route vers Paris; nous ne le ferons pas moins avec sûreté et agrément. »

Suivaient quelques mots de politesse pour mon frère et d'amitié pour moi, le tout terminé par ce curieux post-scriptum : « Ladislas ne sachant pas compter avec les postillons, j'ai conseillé à maman de prendre votre valet de chambre pour continuer le service qu'il a si bien fait jusqu'ici. Ainsi, ne vous troublez en rien; nous voyagerons aussi rapidement que si vous étiez là. »

Ce dernier trait fit tomber la colère d'Alphonse; il ne put s'empêcher de rire avec moi de ce naïf égoïsme qui prenait soin de rassurer celui qu'on laissait dans une auberge, garde-malade, libre de continuer sa

route, ou de retourner sur ses pas, sans voiture et sans domestique.

« Non, non! nous n'irons pas à Rome, dit Alphonse; je veux tout changer, et voyager longtemps : dans deux heures, Éléonore, nous partons pour la Suisse; de là nous suivrons les bords du Rhin, et nous reviendrons en France par la Hollande et la Belgique. Je vais écrire encore une fois à madame de Marange; elle apprendra ce nouveau projet en même temps que ta guérison miraculeuse et la rupture de mon mariage avec sa fille. »

Malgré moi, je sentis mes paupières devenir humides à la pensée du chagrin qu'allait éprouver Valentine... Dieu veuille qu'au moins cette leçon lui profite!

Adieu, ma bonne amie; ces courses éloignent l'instant de notre réunion, mais aussi elles fourniront de nombreux aliments à nos causeries du coin du feu. Je t'embrasse avec la plus tendre amitié.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

SONNET.

L'Ange.

Il est au pied du Christ, à côté de sa mère,
Un ange, le plus beau des habitants du ciel,
Un frère adolescent de ceux que Raphaël
Entre ses bras divins apporta sur la terre.

Un léger trouble effleure à demi sa paupière,
Sa voix ne s'unit pas au cantique éternel,
Mais son regard plus tendre, et presque maternel,
Suit l'homme qui s'égare au vallon de misère.

De clémence et d'amour esprit consolateur,
Dans une coupe d'or, sous les yeux du Seigneur,
Par lui du repentir les larmes sont comptées!

Car de la pitié sainte il a reçu le don;
C'est lui qui mène à Dieu les âmes rachetées,
Et ce doux séraphin se nomme : le Pardon!

ANTOINE DE LATOUR.

Revue des Théâtres.

DU HAUT EN BAS,

Comédie-vaudeville en deux actes (imitée de l'allemand de Nestroy),

par MM. MÉLESVILLE et CARMOUCHE.

La scène se passe en 1829.

Le théâtre représente la boutique d'un pauvre fripier ouvrant sur la rue; et au-dessus, le salon d'un riche banquier.

SCÈNE I^{re}. *Dans le salon.* Tout réussit au banquier Durosoy. Ses vaisseaux couvrent les mers; il possède deux millions de bons sur les *Cortes*; la maison de commerce Fernel, du Havre, son associé, est en pleine prospérité; ses affaires s'agrandissant tous les jours, il a mis sa maison en vente, et doit aller le lendemain habiter son hôtel de la rue d'Artois. Le banquier a une bonne et aimable fille, Emilie. Le jour même, son gendre futur, Saint-Gaudens, le frère d'un de ses anciens correspondants, arrive de Marseille; pour le recevoir, il a invité trois cents personnes, ses amis; il ordonne le menu du souper : soixante couverts pour les dames... des potages à la *Créci*... à la *Condé*... aux *écrevisses*... *Esturgeon*... *carpe du Rhin*... *carrik à l'indienne*... *culotte de chevreuil*. Vin ordinaire : *Champagne glacé*. Emilie seule est triste. Elle était en visite au Havre, chez une de ses tantes, lorsque dans une promenade au bord de la mer elle fut emportée par son cheval et allait être précipitée du haut d'une falaise.... un jeune homme inconnu arrête le cheval, au risque d'être précipité lui-même.... Ce jeune homme depuis trois mois elle ne l'a pas revu.... mais elle y pense sans cesse; par son courageux dévouement, il doit être digne d'elle; s'il est pauvre, elle est riche pour deux... Son rêve à elle serait d'épouser quelqu'un qui lui devrait tout...

SCÈNE I^{re}. *Dans la boutique.* Rien ne réussit au fripier Lorient. Il fait son inventaire : Deux paletots déchirés, un vieux pantalon de nankin. On lui a donné congé de sa boutique, dont il doit trois termes; de plus, il doit au boulanger, au porteur d'eau, au marchand de vin... en tout onze cents francs de dettes, et pas un sou pour avoir du pain ! Lorient était tailleur à Strasbourg, lorsque le chagrin d'avoir perdu sa femme le fit venir habiter Paris avec son fils aîné Adolphe, qu'il a fait bien élever et placer dans la maison Fernel, au Havre; son petit garçon Christophe, sa nièce Marianne, et Balthazar son beau-frère et son associé.... Mais c'est misère et compagnie ! Adolphe, qui a sauvé la vie à une demoiselle inconnue, et pour la revoir a couru vainement les lieux publics et les spectacles du Havre, ce qui lui a fait perdre sa place... qu'il aurait toujours perdue, car son patron est sur le point de faire banqueroute, Adolphe ayant découvert que cette demoiselle habitait Paris, s'est dit : « Avec du talent, de l'activité, tout le monde maintenant peut réussir... et je serais si heureux de m'élever jusqu'à elle ! » Le jeune homme a quitté le Havre, il arrive chez son père, et sans lui confier son amour, sort bientôt pour aller parcourir les lieux fréquentés, dans l'espoir d'y rencontrer celle qu'il aime. De son côté, le pauvre père sort afin d'emprunter cent sous pour

qui l'aimerait... Au lieu de cela, son père lui a choisi un mari qu'elle n'a jamais vu, qui viendra lui offrir sa main comme pour une contredanse. « Mademoiselle, vous n'êtes point engagée? — Non, monsieur. — Voulez-vous me faire l'honneur.... — Avec plaisir, monsieur. » Que cela doit faire un gentil mariage ! se dit amèrement Emilie.

SCÈNE II. *Dans le salon.* Arrive Saint-Gaudens, vieux fat qui ne se marie que pour être plus riche encore, et se distraire en courtisant toutes les jeunes filles. Saint-Gaudens était sans fortune lorsque son frère aîné, par un testament, lui a légué tous ses biens. Ce frère aîné avait épousé secrètement une demoiselle noble de Saxe; il en avait un fils; obligé de s'expatrier, il confia cet enfant à une nourrice, la femme d'un tailleur de Strasbourg. Après dix-sept ans étant revenu millionnaire, il chercha son fils; ne put le découvrir, la famille du tailleur ayant disparu, et le malheureux père mourut en laissant sa fortune à son frère. Saint-Gaudens reconnaît dans le chasseur de M. Durosoy un de ses anciens valets de chambre; comme il lui avait promis un habit qu'il ne lui a pas donné, le chasseur le réclame; Saint-Gaudens, après avoir fait sa toilette, lui donne son habit de voyage, et le chasseur s'empresse d'aller le vendre.

SCÈNE III. *Dans le salon.* Saint-Gaudens se présente à son beau-père, qui le trouve bien laid, bien ridicule, mais qui compte au moins sur les bonnes qualités de son cœur. Saint-Gaudens cherche son testament pour aller toucher de l'argent et acheter la corbeille, afin, dit-il, que le *présent* fasse passer le *futur*; il se rappelle avoir laissé ce testament dans son habit de voyage; le chasseur avoue qu'il l'a vendu au fripier d'en bas; Saint-Gaudens sort pour le racheter, accourt au-devant de Balthasar, lui en donne deux cents francs... mais le testament n'est plus dans la poche... Saint-Gaudens rentre fort contrarié pour écrire

donner à dîner à son fils; mais en son absence Marianne a rapporté quinze francs, le prix de sa broderie; et Balthasar, qui de ses derniers sous a pris chez la marchande de friture un billet sur la loterie de Bordeaux, va acheter des provisions pour le dîner de la pauvre famille.

SCÈNE II. *Dans la boutique.* Lorient rentre désespéré, il n'a pu trouver à emprunter un sou; Christophe revient de l'école, il a faim... Marianne les console en leur annonçant que Balthasar va revenir avec des provisions. A cette bienheureuse nouvelle ils courent au-devant de lui comme des gens affamés.... Balthasar a dépensé les quinze francs de Marianne pour acheter l'habit donné par Saint-Gaudens au chasseur!... Lorient, furieux, jette l'habit dans un coin où le pauvre Christophe, qui avait bien dit son *catéchisme* et espérait en récompense un morceau de pain, s'était retiré pour boudier; un papier sort de la poche de l'habit, Christophe s'en empare, se sauve dans sa chambre pour s'en faire un bonnet d'arlequin, et Balthasar, honteux des reproches que lui fait son beau-frère, sort pour essayer de revendre l'habit.

SCÈNE III. *Dans la boutique.* Adolphe, après avoir couru vainement tout Paris, revenait triste, lorsqu'il rencontre Rosine, la femme de chambre de la demoiselle inconnue. Rosine lui apprend que sa maîtresse est la fille de M. Durosoy, qui demeure au premier étage. Mais Lorient a vu Adolphe causer avec Rosine, il croit qu'elle veut se faire aimer de son fils, et le lui défend par une lettre fort dure, malgré les réclamations d'Adolphe. En ce moment, Balthasar rapporte deux cents francs qu'il a reçus pour l'habit, et, dans sa joie, toute la famille s'en va dîner au cabaret, excepté Adolphe, qui monte chez le banquier afin

à Marseille, et avoir une nouvelle expédition de ce testament.

SCÈNE IV. *Dans le salon.* Adolphe trouve Emilie et sa femme de chambre; mademoiselle Durosoy n'a pu rester plus longtemps à table, tant elle souffrait des ridicules et des stupidités de son futur époux. Adolphe et Emilie étaient heureux et malheureux de se revoir dans de telles circonstances, quand le banquier entre en toilette de bal, et est fort étonné de trouver un étranger auprès de sa fille. L'embarras des deux jeunes gens lui fait soupçonner qu'ils s'aiment. Il reconnaît Adolphe pour le fils du pauvre fripier. Emilie le présente à son père comme le jeune homme qui lui a sauvé la vie au Havre. « Je comprends, répond le banquier en tirant sa bourse; tout service mérite salaire, et voici un à-compte... » On peut juger de la douleur d'Emilie, de l'humiliation d'Adolphe... Il est chassé par le banquier; de plus, Saint-Gaudens vient l'insulter dans la personne de son père. Saint-Gaudens, son rival ! Au moins de celui-ci il pourra se venger ! Il lui serre la main avec une froide colère, et sort après lui avoir dit : « A demain ! » Le bal va commencer. On entend des airs de contredanse, des domestiques annoncent les invités, d'autres passent les rafraîchissements, des milliers de bougies brillent au milieu des fleurs...

SCÈNE VI. *Dans le salon.* Au milieu des valse, des galops et des contredanses, le banquier apprend, d'abord de son caissier, la banqueroute de son associé, la maison Fernel du Havre; puis, par une lettre, la perte de ses vaisseaux, et enfin une nouvelle politique vient d'arriver qui occasionne une baisse de 7 pour 100 sur les Cortes, lui qui joue à la hausse ! « Je suis ruiné ! » dit-il. « Il est ruiné ! » répètent les invités, qui tous s'éloignent, Saint-Gaudens le premier, ensuite les musiciens. « Mes amis ! Saint-Gaudens ! » s'écrie le banquier suffoqué par la douleur; mais il est

de se justifier auprès de mademoiselle Emilie de la lettre que Lorient a écrite.

SCÈNE IV. *Dans la boutique.* Il fait nuit. Toute la famille revient du cabaret. Adolphe entre fort agité; Lorient l'accuse de n'être pas venu dîner avec eux, de les mépriser : « Va-t'en, lui dit-il, va-t'en avec les parvenus d'en haut. — Vous aussi, vous me repoussez ! » répond Adolphe les larmes aux yeux. — Le voilà qui pleure, reprend Lorient attendri; allons ! je t'aime comme un fils, bien que je ne sois pas ton père. » C'est en vain qu'Adolphe lui demande de s'expliquer, Lorient va se coucher en trébuchant... Mais Balthazar est là, qui fait son lit auprès du poêle; Adolphe questionne Balthazar, et apprend que lorsqu'ils habitaient Strasbourg, un inconnu est venu offrir un nourrisson à M^{me} Lorient, en lui remettant vingt pièces d'or... puis on ne l'a plus revu... Balthazar s'endort sans pouvoir en dire davantage. Adolphe sait seulement ce qu'il doit à ce bon Lorient, qui pendant vingt-un ans a tout sacrifié pour le pauvre orphelin... Maintenant il peut prouver sa reconnaissance à son père adoptif. Adolphe avait refusé, pour ne pas quitter Emilie, une place à New-York; il court l'accepter, toucher la somme qui lui est promise, afin d'en donner une partie à Lorient, et après, dit-il : « Adieu à tout ce que j'aimais ! »

SCÈNE VI. *Dans la boutique.* Fripiers et fripières avec des lumières et des lanternes, la marchande de friture en tête, entrent complimenter Balthazar; la loterie de Bordeaux vient d'arriver, il a gagné un terne : 3,000 francs ! Lorient accourt en bonnet de coton, Christophe en chemise, Marianne en camisole de nuit. « La main aux dames ! » s'écrie Balthazar, fou de joie; voilà justement les musiciens qui descendent du premier, faisons-les entrer ! « Tandis que tout ce monde galope à qui mieux mieux, Lorient aperçoit Christophe gambader à l'écart avec son bonnet d'arlequin sur la tête;

resté seul avec sa fille, elle le soutient dans ses bras, elle appelle à son secours, Rosine arrive avec des sels, et toutes deux essayent de le rappeler à la vie, au malheur !

croyant que le gamin a pris un mémoire pour se faire ce bonnet, Lorient le lui enlève... Un nom frappe les regards du fripier... c'est le nom de sa femme... il tient le testament du père d'Adolphe !

Le théâtre représente le cabinet du banquier et le dessous de la porte cochère, le jour paraît.

SCÈNE I^{re}. *Dans le cabinet.* M. Durosoy vient de faire ses comptes ; avec cinq cent mille francs il se remettrait à flot ; son gendre ne peut les lui refuser... mais il n'est pas chez lui ; sans doute il court pour avoir cet argent. Le fait est qu'Adolphe devant venir à six heures chercher Saint-Gaudens pour se battre, celui-ci est sorti à cinq. Le banquier espérait que personne ne savait encore rien de ses malheurs.... Son notaire vient lui dire que ses créanciers se sont assemblés, qu'il va être forcé d'arrêter ses paiements... Il compte toujours sur son gendre futur ; il attend son retour... Saint-Gaudens vient lui dire qu'il renonce à la main d'Emilie, et prend pour prétexte que lui-même est ruiné par le retour d'un neveu qu'il croyait mort.

SCÈNE II. *Dans le cabinet.* C'est le jour de la vente de la maison du banquier. Les enchérisseurs arrivent. Lorient les accompagne ; Saint-Gaudens, dans l'espoir d'une bonne affaire, n'a point eu honte de se mêler parmi eux ; mais au moment des enchères, il est appelé par Frédéric, le cocher de M. Durosoy. C'est Adolphe qu'il a fait demander et veut absolument se battre avec lui ; sous prétexte qu'il va redescendre, Saint-Gaudens lui échappe, remonte, et quand il rentre dans le cabinet, la maison est adjugée à Lorient, pour le prix de cent mille francs, bien qu'elle en vaille deux cent mille. Saint-Gaudens est au désespoir, il maudit doublement Adolphe, et s'étant déguisé avec les habits du chasseur, il se sauve par l'escalier de service. Les enchérisseurs s'éloignent en silence ;

SCÈNE I^{re}. *Sous la porte cochère.* Domestiques, portier, laitière, boulanger, porteur d'eau, rôtisseur, marchand de vin, blanchisseuse, se racontent la ruine du banquier Durosoy, tandis que Balthazar, un sac d'argent sous le bras, les paye tous les uns après les autres. Lorient, qui est sorti de bon matin, accourt ; il vient de chez des notaires, des avoués leur montrer son bienheureux testament, qu'ils ont trouvé valable. « Mon cher Adolphe ! quel bonheur ! s'écrie le fripier, sans expliquer la cause de ce bonheur. — A propos, où est-il, Adolphe ? — Hélas ! répond Marianne, il est allé chercher une place. — Comme s'il en avait besoin !... reprend le fripier en haussant les épaules ; mais tant mieux, ça me donnera le temps d'agir, afin de lui causer une surprise. »

SCÈNE II. *Sous la porte cochère.* Lorient cherche Adolphe, qui lui est nécessaire pour payer la maison ; Marianne dit en pleurant à son oncle, qu'Adolphe part à quatre heures pour New-York, et doit avant se battre avec M. de Saint-Gaudens... Le pauvre Lorient se désespère ; s'il n'a pas son Adolphe il va passer pour un intrigant... Balthazar court après Saint-Gaudens, qui se sauvait, et lui demande ce qu'il a fait d'Adolphe. « J'en suis bien fâché, répond Saint-Gaudens, croyant son adversaire parti pour l'Amérique, mais il s'est enferré lui-même ; et... — Vous en avez menti, » dit Adolphe, apparaissant tout à coup et le secouant par le collet : « Malheureux ! s'écrie Lorient, tu vas étrangler ton oncle. » Tout s'explique ; Saint-Gaudens a trois millions à rendre à son neveu. Revenu de son étonnement, Adolphe fait des excuses à son oncle,

on voit les fripiers qui vont et viennent, emportant les meubles, les tableaux du banquier. Les domestiques qui l'ont le plus volé attaquent sa probité, son honneur, Lorient n'est qu'un homme *de paille*, il s'entendait avec lui pour racheter cette maison à vil prix.

SCÈNE III. *Dans le cabinet.* M. Durosoy, qui a abandonné à ses créanciers tout ce qu'il possédait, jusqu'aux bijoux de sa fille, rassemble ses papiers et se dispose à quitter sa maison; deux seuls domestiques sont restés fidèles au malheur, Frédéric et Rosine; ils se chargent des cartons de leurs maîtres. « Vous savez, mes amis, leur dit Emilie, que vous êtes libres; nous ne pouvons plus payer vos services. — Je vous suivrai partout, mademoiselle, répond Rosine essuyant ses larmes. Emilie tend sa main à Rosine, qui la lui baise. — Je servirai monsieur malgré lui, » répond Frédéric avec émotion. « Mon père, lui dit Emilie attendrie, voilà qui doit vous consoler... — Oui, nous ne nous quitterons plus... mes enfants, reprend M. Durosoy. Allons, préparez tout pour notre départ. » Il se retire avec sa fille. Les domestiques commencent le délogement du banquier, tandis que Balthasar et Christophe commencent l'emménagement de la Maison Lorient et compagnie, marchands fripiers. Balthasar entre portant un matelas sur sa tête; le portier, tenant un lit de sangle sous son bras, et à la main une marmite qu'il pose sur la cheminée, en guise de vase; Christophe ferme le cortège en portant fièrement sur son épaule une poêle à frire, et à la main une chandelle qu'il tient par la mèche.

et témoigne sa reconnaissance à son bon père nourricier, pour lequel il se réjouit d'être riche. « Allons, Christophe, s'écrie Balthasar, emménageons dans l'hôtel. — Quel hôtel? demande Adolphe. — Celui-ci, répond Lorient, que j'ai acheté pour toi.... Le crésus est ruiné. »

SCÈNE III. *Sous la porte cochère.* Le banquier et sa fille passent suivis de leurs domestiques; tout le monde se range avec compassion. « M. Durosoy! lui dit Saint-Gaudens, je ne vous trompais pas, voilà mon neveu. — Monsieur Adolphe! s'écrie Emilie étonnée. — Je vous félicite, monsieur, lui dit le banquier; je vous félicite d'un changement... » Adolphe ému lui répond en s'approchant: « On m'assure, monsieur, que je possède une grande fortune, disposez-en si elle peut vous sauver. — Digne jeune homme! reprend Durosoy, lui tendant la main, vous aurez conservé un honneur qui devient le vôtre, car je ne veux devoir mon salut qu'à mon gendre, à mon fils... — Ah! se dit Emilie, que je suis fière de l'avoir aimé quand il était pauvre! — Je veux que tout le monde soit heureux, reprend Adolphe. — Pour mon compte, je ne m'y oppose pas, répond Saint-Gaudens. — Une bonne dot pour Marianne, ajoute Adolphe; et pour vous mon père, dit-il à Lorient, nous ne nous quitterons plus. — Oui! répond Lorient, je te verrai tous les jours... à toute heure... car je reprends ma boutique. »

De l'esprit, de la gaieté, une mise en scène tout à fait neuve, ont mérité à cette pièce un brillant succès.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Ayuntamiento de Madrid

Correspondance.

En pensant à l'affreux et irréparable malheur qui a frappé la famille royale, malheur qui a si vivement retenti dans nos familles, je repassais en mon esprit toutes les douleurs que peut éprouver le cœur des veuves, des mères, et je me demandais quelles consolations elles devaient apporter à ces douleurs, quand j'appris que sa Majesté la reine venait de faire accorder la grâce d'un homme condamné à vingt années de prison; que madame la duchesse d'Orléans venait d'envoyer de l'argent aux hospices de Strasbourg, pays qu'elle devait visiter avec son pauvre mari... Et je me suis répondu : On adoucit sa propre douleur en adoucissant la douleur des autres. Ainsi soit-il pour vous, noble mère! noble épouse!

Mais il faut que je te raconte dans quelle occasion sa Majesté a employé son auguste bienveillance :

Ben-Hamelaoui, l'aga de Constantine, décoré de la Légion d'honneur par le duc d'Orléans, avait été condamné à vingt ans de prison pour trahison envers la France; depuis un an il subissait sa peine aux îles Sainte-Marguerite, protestant de son innocence, et accusant son gendre, le caïd Ali, de l'avoir voulu perdre afin d'obtenir sa place. Aïcha, la jeune femme de Ben-Hamelaoui, l'avait suivi dans sa prison, car, d'après la loi du Coran, une femme doit fermer les yeux de son mari, et la prison est mortelle pour ces hommes du désert. Un an s'était écoulé; la jeune Bedouine, accompagnée de son beau-fils, vint à Paris, fit dresser une pétition en faveur de son mari, la fit remettre à sa Majesté la reine, qui, le soir même, renvoya cette pétition au ministre de la guerre, avec ces mots écrits de sa main : *Ce pauvre vieillard n'a pas le temps d'attendre.* Le lendemain M^{me} la duchesse de Dalmatie fit dire à la

femme de l'aga de passer chez elle, et lui annonça que la grâce de son mari lui était accordée par le roi. La jeune Arabe, à qui l'on traduisit ces paroles, les reçut avec les marques de la plus vive, de la plus respectueuse reconnaissance, et tombant aux genoux de M^{me} la maréchale, elle ne voulait pas quitter sa main, qu'elle couvrait de baisers et de larmes, priant son Dieu de répandre ses bénédictions sur la femme du sultan des Français... La pauvre Aïcha en a été malade de joie.

Ainsi, ma chère amie, suivons l'exemple de la bonne reine Marie-Amélie, de sa noble fille, la princesse Hélène; quand nous serons affligées, consolons-nous en consolant les autres.

Déjà les jours raccourcissent d'une manière visible. Lorsque tu recevras ma lettre, il aura plu, tu seras dans le salon, autour d'une table longue, et tandis que tes jeunes frères, profitant des vacances, te liront quelque livre instructif, tu travailleras... Voilà donc de l'ouvrage que je t'envoie sur notre planche ix.

Le n° 1 est le devant d'une chemisette qui se brode au plumetis sur de beau jacanas. Prix 2 fr. 50 c. à la Brodeuse.

Le n° 2 est un semé pour bonnet d'enfant ou de bonne maman; ce semé se brode au plumetis sur belle mousseline.

Le n° 3, ce sont des couronnes qui se brodent au-dessus des noms, aux coins des mouchoirs, et remplacent les couronnes de titre, tout le monde ne pouvant être comte ou baron. Les couronnes formées de roses, de pensées, de myosotis, peuvent convenir à des femmes; celle de laurier ayant aussi des feuilles d'olivier peut être destinée à un poète ou à un militaire; celle en chêne appartient de droit à tous ceux qui remplissent leurs devoirs de citoyen; quant à celle de tilleul, elle sied également au mari et à la femme, car Philémon et Baucis furent changés en tilleuls, ce qui a fait de cet arbre l'emblème de l'amour conjugal.

Le n° 4 est un coin de mouchoir dans lequel on brode le chiffre. Sur belle batiste ce mouchoir coûte 8 fr. près la place Vendôme.

Le n° 5 est un autre coin de mouchoir, qui se continue tout autour.

Le n° 6 est un dessin de pelote qui se brode au plumetis sur mousseline. Pour ne pas perdre l'espace qui se trouvait au milieu, je l'ai rempli de lettres. Cette pelote sur belle mousseline coûte 1 fr. 50 c. chez madame Lefèvre.

Le n° 7 est un alphabet de lettres gothiques qui servent pour marquer nos mouchoirs et surtout les foulards que portent nos pères et nos frères.

Rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Pour douze rosettes, achète un mètre 50 centimètres de ruban de la Légion-d'honneur, large de 18 millimètres.

Un écheveau de soie flauche de la même couleur que le ruban ; tu la dévides sur une pelote de papier.

Pour 15 centimètres de cordonnet de soie aussi de la même couleur.

12 boutons de métal noir.

Tu as des cartes de visites.

Prends une de ces cartes, tailles-en vingt-quatre morceaux sur le modèle n° 8 ;

Taille douze morceaux de ruban longs de 3 centimètres ; prends-en un, plie-le en deux dans sa longueur, tiens-le entre le pouce et l'index de chaque main ; et, de la lisière à la lisière, forme, avec tes deux mains, trois plis comme au modèle n° 9 ; retiens-les entre le pouce et l'index de ta main gauche ; de ta main droite, prends le bout de la soie flauche, tourne-la au milieu de ce modèle, noue ensemble, par deux nœuds, les deux bouts de cette soie, coupe le bout qui tient au peloton. Les nœuds indiqueront le dessous de ce modèle. Coupe le ruban à l'endroit où il est replié, et, du haut et du bas, effile ces bouts de ruban en leur ôtant à chacun deux brins de soie. Exécute de suite tes douze cœurs ; ta main se for-

mera à ce travail, et tu le feras mieux.

Taille 12 morceaux de ruban longs de 9 centimètres, prends-en un, tiens-le entre le pouce et l'index de chaque main ; de la droite, replie le bout de ce ruban, en dessous, sur une longueur de 15 millimètres ; de la gauche, replie l'autre bout de ce ruban en dessus, sur une longueur de 20 millimètres ; replie ensuite ce ruban sur lui-même, de manière que ce second pli fait par ta main droite, et qui se trouvera être en dessus, soit dépassé du haut et du bas, d'un centimètre, par le second pli fait par ta main gauche, et qui se trouvera être en dessous ; change, entre tes doigts, le sens de ce ruban ; tiens-le comme le cœur entre le pouce et l'index de chaque main, et, de la lisière à la lisière, forme deux plis ; passe, entre les lisières de droite et de gauche du ruban qui dépasse et forme le dessous, deux cartons sur les modèles n° 8 ; prends la soie flauche, tourne-la trois fois autour des plis ; tu auras fait le modèle n° 10. Ne quitte pas ta soie.

Prends le cœur n° 9, place-le au milieu du n° 10, et tourne de même trois fois la soie flauche autour de ces deux modèles réunis ; noue ensemble, en dessous, par deux nœuds, les deux bouts de la soie. Prends ton cordonnet, enfille-le dans une aiguille un peu fine, place ton nœud en dedans, au bas d'un des côtés du n° 10, entre les deux lisières, et couds-les, de droite à gauche, en les rapprochant du bas, comme si tu laçais un corset, et les espaçant d'avantage du haut, ainsi que le modèle n° 11. Fais de même pour l'autre côté. Ne quitte pas ton aiguille enfilée de cordonnet.

Prends le bouton n° 12, attache-y solidement la rosette n° 11, en prenant en dessous la soie flauche qui l'entoure, et tourne ensuite bien des fois le cordonnet entre la rosette et le bouton, de manière à ce que la rosette s'y tienne très-ferme. Avec les pointes d'une-paire de ciseaux, relève le cœur, que ce travail a un peu écrasé.

Cette rosette convient aux habits bour-

geois. Pour les habits d'uniforme, les rosettes sont plus grosses : il faut alors prendre du ruban large de 3 centimètres et demi ; tailler le cœur sur 6 centimètres de long, et la rosette sur 18 centimètres ; on passe alors un ruban de la Légion d'honneur dans l'anneau de la croix, on coud ce ruban sous la rosette, et l'on entre de même le bouton dans la boutonnière de l'habit.

Tu prends deux cartes à jouer ; des as, par exemple, afin que les cartes soient blanches ; tu y fais les ouvertures qui sont au n° 13 ; tu introduis dans chaque carte six rosettes de la Légion d'honneur, dont tu fais présent à ton père, à ton oncle, à ton frère, qui sont d'autant plus fiers de porter cette rosette, que c'est toi qui les en as décorés.

Le n° 14 est un mantelet comme ceux de nos grand'mères : il se fait en mousseline brodée à la pièce, à courant, au crochet ; il se double de gros-de-Naples bleu, blanc, lilas ou rose, et se garnit tout autour d'une bande d'étoffe pareille, haute de 8 centimètres, festonnée des deux côtés, et plissée à plis ronds tout autour sur le mantelet, et de manière à former deux têtes dont l'une dépasse à l'extérieur. Ces mantelets se nouent sous le cou avec un ruban de gros-de-Naples pareil à la doublure.

A présent, causons un peu toilette, bien que la saison ne soit pas assez avancée pour qu'il y ait quelque chose de nouveau.

Dis à ta mère que l'on porte deux volants en droit fil, hauts de 20 centimètres chacun ; le premier volant descend au bas de la jupe, et le second sur l'endroit où est cousu le premier. Ces volants sont festonnés. Ajoute même qu'elle peut reprendre toutes ses anciennes robes à volants.

Voici la manière pour d'une robe en faire deux. Sur le dessus de l'entournure de tes manches courtes, tu couds quatre petits boutons recouverts en étoffe pareille à ta robe ; tu as des manches longues, auxquelles tu ajoutes dans le haut quatre

brides. Quand tu vas sortir, ou quand il fait plus froid, tu mets ces manches par-dessus les autres, et entres les boutons dans ces brides.

Si ton corsage est montant, ouvert derrière et en biais réunis au milieu du devant, ne réunis le dos au devant, sur l'épaule, qu'à la hauteur de six centimètres à partir de la manche ; de ces six centimètres jusqu'au cou, place quatre petits boutons au-devant, sur l'épaule, et ajoute quatre brides au derrière, toujours sur l'épaule. Fais de même pour le milieu du devant. Si tu vas sortir, s'il fait froid, tu entres les boutons dans leurs boutonnières ; puis si le soir tu veux être plus habillée, tu déboutonnes tes manches longues, tu rentres en dedans du corsage les deux côtés du dos et les deux côtés du devant. Il faut que cette robe soit en soie ou en étoffe doublée.

Les camails se portent de plus en plus longs ; ils seront bientôt des manteaux en biais. Ils se font en mérinos brodé en soutache.

Lorsque tu prends ton chapeau, pose-le en baissant la tête, tâche que tes tresses à la reine Berthe ou tes tresses de derrière se voient sous le bavolet et remplissent le vide qui s'y trouve ; puis quand ton chapeau est noué, ouvre les deux côtes de la passe qui sont le long de tes joues, comme si tu ouvrais une orange... Je ne sais si je me fais comprendre.

Les dames et les demoiselles portent des manches courtes, chez elles, et même à la promenade. Avec ces manches, on met des mitaines ou des gants courts.

Il n'y a plus personne à Paris ; on ne s'habille plus ; je te renvoie donc aux modes passées, en attendant les modes futures.

Adieu, ma mignonne ; je prie Dieu qu'il t'épargne toutes les sortes de douleurs, mais n'attends pas les jours d'épreuve... console avant d'avoir besoin d'être consolée...
J. J.

Éphéméride.

11 septembre 1536. *Levée du siège de Marseille, par Charles-Quint.*

Au retour de l'expédition d'Afrique, où il avait battu Barberousse et rétabli le roi de Tunis, Charles-Quint se flatta que désormais rien ne résisterait à ses armes. Préoccupé d'ailleurs de son projet de monarchie universelle, il rejeta les propositions de paix que lui adressait le roi de France, entra en Provence à la tête de quatre-vingt mille hommes, et mit le siège devant Marseille. Il amenait avec lui Paul Jove, historiographe impérial, auquel il avait recommandé de faire provision d'encre et de papier, parce qu'il allait lui tailler de la besogne. Charles-Quint doutait si peu du succès, qu'il demandait à un gentilhomme français, son prisonnier, combien il y avait de journées de Marseille à Paris. Le gentilhomme lui répondit : « Si par journées vous entendez des batailles, il peut y en avoir seize, à moins que vous ne soyez battu dès la première. » Les habitants de Marseille, hommes et femmes, déployèrent le plus grand courage dans leur défense; et le connétable Anne de Montmorency étant accouru avec quelques troupes, Charles fut obligé de se retirer après avoir perdu presque toute son armée, dont les tristes débris repassèrent précipitamment les Alpes avec le général et l'historien, qui garda son papier blanc pour une meilleure occasion.

Mosaïque.

Un jour, sur le mont Sinaï, Moïse se présenta devant Dieu et le pria de lui révéler sa justice, que les hommes nomment Providence, et d'après laquelle il gouverne le monde.

Le Seigneur dit à Moïse de regarder sur la terre. Alors Moïse vit un soldat qui fuyait à travers la plaine; le soldat descendit de cheval près d'une source limpide, s'y désaltéra lui et sa monture, puis continua sa fuite en oubliant le butin qu'il venait de faire sur l'ennemi.

Un petit pâtre vint aussi boire à cette source; il trouva le trésor, et tout joyeux il courut le porter à sa mère, pauvre veuve dont il était le seul gagne-pain.

Bientôt un homme âgé, appuyé sur son bâton, arriva lentement, se rafraîchit à la même source, s'assit sur l'herbe, et tomba dans un profond sommeil.

Mais le soldat s'étant aperçu qu'il avait perdu son trésor, revient sur ses pas, trouve l'homme endormi, le réveille brusquement, et lui demande la bourse qu'il a dû trouver. Le vieillard dit qu'il n'a pas trouvé de bourse; le soldat le menace, et malgré les prières et les pleurs du vieillard, il lui donne tant de coups qu'il le tue.

Moïse, accablé de douleur, se couvrit la face. Alors le Seigneur dit : Autrefois ce vieillard a tué le père du petit pâtre qui a trouvé le butin que ce soldat avait dérobé à l'ennemi... Mortel, voici quelle est ma justice sur terre.

Traduit de l'allemand de Gellert par le docteur JOST.

A Rome, quand la loi s'apprête à frapper de mort un condamné, le souverain pontife jeûne et prie jusqu'au milieu du jour, offrant son jeûne et ses ardentes prières pour la réconciliation avec Dieu du malfaiteur qui va payer sa dette envers la société. Si le patient refuse de se confesser, le pape prolonge son jeûne et ses prières; on diffère l'exécution jusqu'au soir, et, par le son des cloches, toute la ville est convoquée à joindre ses prières à celles du saint-père.

Ayuntamiento de Madrid

Imprimerie de M^{me} V^e Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marai.

der
qui
es-
im-
ouis
u'il

ette
x il
uve

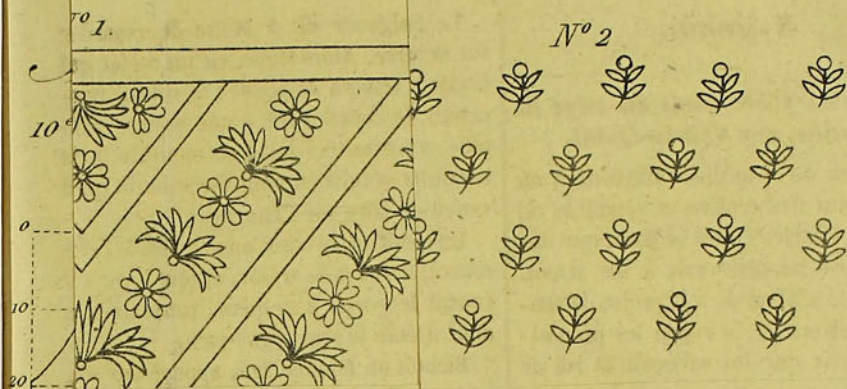
son
la
aba

l a
ave
nt,
er.
de
les
lui

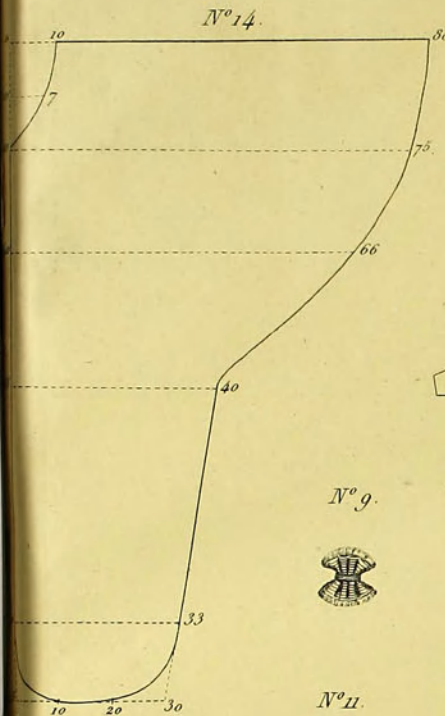
la
ce
i a
bé
na

le

à
e-
eu
es
eu
rs
n-
es
r,
ist
du



Ayuntamiento de Madrid



N^o 8.



N^o 9.



N^o 10.



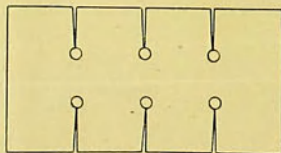
N^o 11.



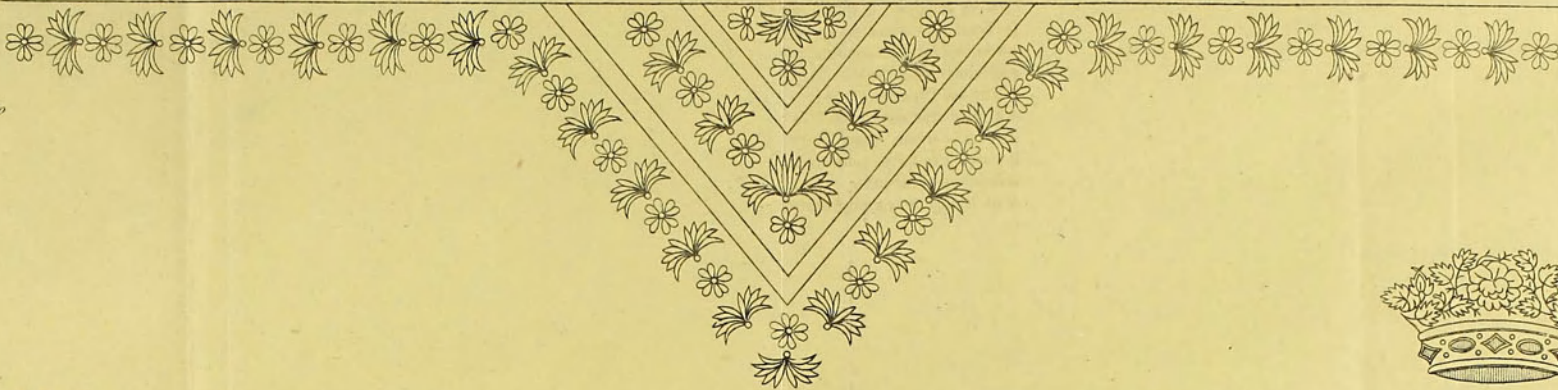
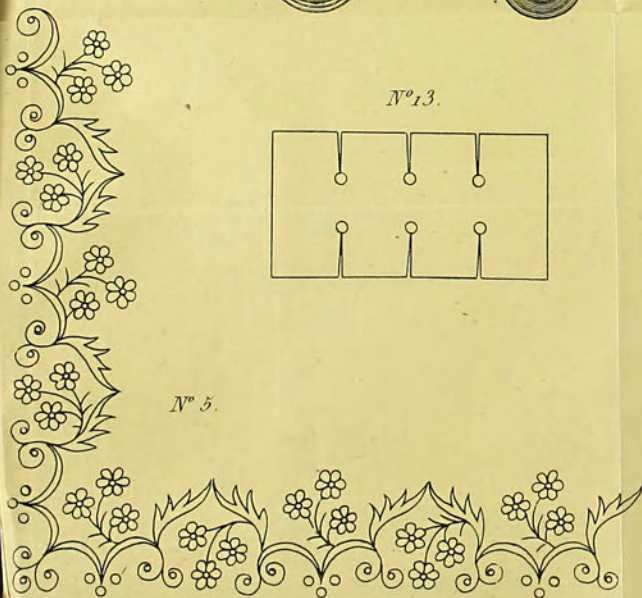
N^o 12.



N^o 13.



N^o 5.



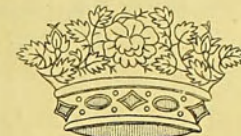
N^o 6.



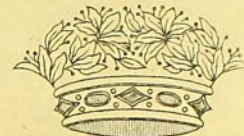
N^o 7.



N^o 3.



Roses.



Laurier.



Chêne.



Pensées.



Tilleul.



Myosotis.

N^o 4.



il
de
sor
Pré
nar
tion
F
q
d
J
av
ci
de
du
h
il
L
jo
y
ba
M
le
et
ét
fu
pr
dé
av
pa

pi
vé
Pi

le moi

l saint-pere.

Ayuntamiento de Madrid

Imprimerie de M^{me} V^e Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



Ayuntamiento de Madrid

Humbeline.



Jal des Demeiselles 10^e année 8^e N^o

A. Doreux del

Imp. Lemerait-Benard et C^o

Ayuntamiento de Madrid